The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

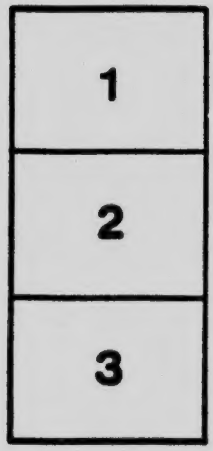
Bibliothèque nationale du Canada

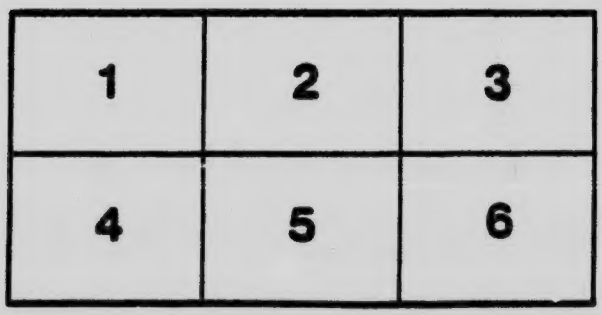
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

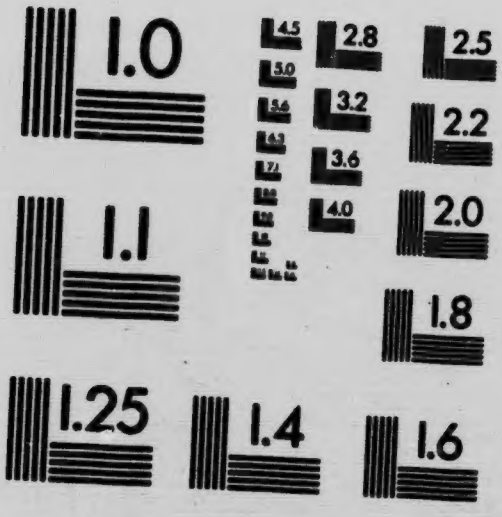
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
East Main Street
ester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

En méprisant le monde et en triomphant des pensées terrestres. Elle a acquis par ses paroles et par ses œuvres un trésor dans le ciel. (Office de l'Eglise).

MADAME MOLÉ

FONDATRICE DE

L'INSTITUT des SOEURS de la CHARITE

— DE —

ST-LOUIS

(1763—1825)

Imp. CHARRIER & DUGAL, Ltée
QUEBEC

1920

En méprisant le monde et en triomphant des pensées terrestres. Elle a acquis par ses paroles et par ses œuvres un trésor dans le ciel. (Office de l'Eglise).

MADAME MOLÉ

FONDATRICE DE

L'INSTITUT des SOEURS de la CHARITE

— DE —

ST-LOUIS

(1763—1825)

BX4459
.5
Z8
1920

MADAME MOLÉ

née Marie Louise Elisabeth de LAMOIGNON

1763 – 1825

FONDATRICE & SUPERIEURE

de la Congrégation des Sœurs de la Charité

DE ST-LOUIS A VANNES

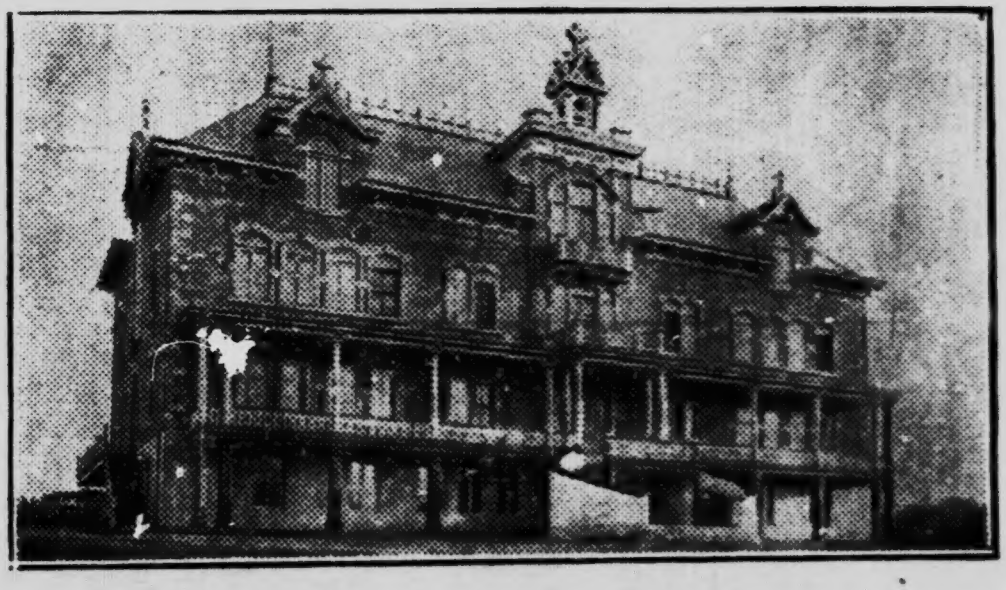
PRÉFACE

Monsieur le Marquis de Ségur après le Révéren ; Père Levez, a composé une "Vie de Madame Molé" notre vénérée Fondatrice. Cette biographie a été très goûtée par Son Eminence le Cardinal Bégin qui nous en a demandé plusieurs exemplaires et la fait lire dans différentes communautés de sa ville épiscopale. Des prêtres et des religieux qui l'ont lue, avec édification et intérêt, nous ont témoigné le désir d'en voir publier un abrégé accessible à toutes les bourses, et de répandre ainsi les leçons si profondes qui découlent de cette admirable vie. C'est pour répondre à ce vœu que nous publions aujourd'hui ce présent abrégé.

Nous espérons qu'il obtiendra l'accueil bienveillant fait à l'ouvrage du Marquis de Ségur, et qu'il contribuera à faire connaître au Canada et en France, la Congrégation des Sœurs de la Charité de St-Louis, continuatrice de l'œuvre de sa sainte fondatrice.

Ce travail est dû, à la plume éloquente et filiale de notre chère Sœur Aimée du Sacré Cœur. Elle a mis son talent et son cœur au service de sa glorieuse Mère.

Sr Thérèse de Jésus,
Provinciale.



Couvent des Sœurs de la Charité de St-Louis de France, Maison Provinciale, Bienville.

MADAME MOLÉ

I

Naissance de Mme Molé.—Sa famille.—Son éducation.—Son mariage.

Marie Louise Elisabeth de Lamoignon, née à Paris le 3 octobre 1763, appartenait à l'une des familles les plus illustres de la haute magistrature française. Son père, le marquis de Lamoignon, président à mortier du Parlement de Paris, avait épousé Marie Elisabeth Berryer, fille de Monsieur Berryer, conseiller d'Etat et ancien garde des sceaux de France.

De leur mariage, naquirent trois fils et quatre filles. Louise, plus âgée que ses frères, était plus jeune que ses sœurs. Dès sa plus tendre enfance, elle montra un goût extraordinaire pour la piété; son âme innocente allait à Dieu par une attraction toute spontanée, avec une candeur qui charmait et étonnait ses parents eux-mêmes. Sa grand'mère maternelle, femme d'un grand mérite et d'une haute vertu, voulut se charger de son éducation, tant pour obéir à

l'attrait qui la portait vers l'aimable enfant, que pour aider madame de Lamoignon dans sa tâche maternelle.

Madame Berryer ne négligea rien pour mener à bien cette œuvre importante. Sous cette direction tendre et éclairée, les facultés de Louise de Lamoignon s'épanouirent harmonieusement. Elle reçut les leçons des meilleurs maîtres et acquit, avec une rare culture littéraire, un talent remarquable sur le clavecin. Ces dons charmants, qui ne sont pas toujours sans dangers, avaient pour contre-poids, ou plutôt pour ornement, une piété profonde envers Dieu et une ardente charité pour les pauvres. Ces deux vertus seront, avec l'esprit de pénitence, fruit de malheurs sans nom, les caractéristiques de sa sainteté et de la grande œuvre de sa vie.

Madame Berryer menait une vie retirée ; l'éducation de sa petite-fille en reçut une empreinte de gravité, trop rare dans ce siècle frivole où les rêveries de Jean-Jacques Rousseau et le ricanement de Voltaire rivalisaient pour flétrir, de leur souffle empoisonné, l'âme des jeunes générations. Dans cette heureuse retraite, la culture des beaux-arts succédait aux graves leçons de latin, avec, pour délassements,

les visites aux membres souffrants de Jésus Christ.

Le seul événement remarquable de cette phase de la vie de Louise de Lamoignon, fut sa première Communion. La jeune fille, admirablement préparée à ce grand acte, l'accomplit avec une ferveur angélique. Un trait fera ressortir la délicate modestie en même temps que la vertu toute virile de l'aimable adolescente. Au matin de ce grand jour, ses sœurs aînées, soit étourderie, soit malice, s'imaginèrent de l'affubler des vêtements de la digne grand'mère. Louise, tout absorbée dans l'attente de son Dieu, se laissa faire sans rien dire ; force fut aux espiègles de s'avouer vaincues ; elles revêtirent la nouvelle communiante de sa blanche parure, toutefois elles durent céder devant la ferme insistance de leur jeune sœur qui retrancha impitoyablement tout ornement mondain et superflu. On conçoit les merveilles de grâces que dut opérer la première visite de Jésus dans une âme si bien disposée.

Ainsi s'écoula paisiblement, dans l'étude et la piété, la première partie d'une vie que la Révolution rendra si dramatique. A cette époque, les heureux débuts du nouveau règne remplissaient d'espoir le cœur du peuple fran-

çais ; bien clairvoyant, celui qui eût osé prévoir les horreurs de quatre-vingt-treize.

Après l'établissement de ses filles aînées, devenues par leur mariage, la première, comtesse de Caumont Laforce, la seconde, marquise de Brou, la troisième, marquise d'Aguesseau, monsieur de Lamoignon songea à l'avenir de sa chère Louise. Un brillant parti se présentait, unissant aux avantages d'une fortune princière, les dons plus rares d'une vertu sans ombre et d'un honneur sans tache. Louise accepta de la main de ses parents l'époux que le Ciel lui destinait : c'était le comte Edouard-Mathieu Molé, arrière-petit-fils de l'illustre Président Molé, si justement célèbre par sa noble attitude pendant les troubles de la Fronde. Le mariage eut lieu en 1780 ; les jeunes époux avaient respectivement vingt ans et dix-sept ans.

II

Vie de Mme Molé dans le monde.—Son union avec son mari.—Sa charité.—Education de ses enfants.

Le jeune couple était parfaitement assorti : mêmes goûts, même éducation sérieuse et pro-

fondément chrétienne, même penchant à la bienfaisance. Monsieur Molé entoura sa jeune compagne d'un culte de tendre vénération ; leurs âmes et leurs cœurs se fondirent dans un amour béni de Dieu et respecté d'un monde tristement corrompu. Jusqu'au fond du cloître et dans les bras de la mort, madame Molé ne parlait qu'avec une émotion attendrie de l'homme éminent auquel le Ciel l'avait unie.

D'une beauté radieuse, ainsi que ses sœurs aînées, comme le prouvent les ravissantes miniatures conservées à la maison-mère des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, à Vannes, l'apparition de la jeune comtesse Molé dans les salons du faubourg Saint-Germain et à la cour de Louis XVI, fut un triomphe. Ce qui ajoutait à son charme un attrait inexprimable, c'était une modestie sincère jointe à une dignité parfaite.

Madame Molé, tout en se prêtant aux exigences de sa haute situation, n'en continua pas moins, après son mariage, sa vie austère et charitable. Le curé de Saint-Sulpice à Paris ne tarda pas à connaître le secret de ses pieuses libéralités ; il lui remit une liste de ses pauvres les plus nécessiteux. Chaque jour, après une messe matinale où s'alimentait sa piété, la jeune

femme visitait les étroites mansardes, où se cachent tant de détresses, où s'abritent tant de misères. Avec cette discrétion, exquise qui craint de blesser celui qu'elle oblige, Mme Molé couvrait sa bienfaisance du voile du mystère. refusant de faire connaître son nom. Elle allait à pied, généralement seule, quelquefois accompagnée d'une femme de chambre éprouvée, et habillée très simplement. Elle soignait les plaies, faisait les lits, s'occupait des enfants, ainsi qu'une vraie sœur de charité. A sa douce voix, l'espérance renaissait au fond de ces âmes ulcérées par les rigueurs du destin ; avant de se retirer, elle glissait adroitement une généreuse aumône, et, tout en se dérobant aux remerciements, promettait de revenir.

Monsieur Molé, se faisant le complice de sa charité, lui tint toujours sa bourse largement ouverte. Elle y puisait sans compter ; Dieu seul connaît toutes les souffrances auxquelles elle vint en aide, tous les malheureux qu'elle rendit à la religion et à la société. Un trait entre mille la peindra sur le vif dans cette belle vocation.

Par une glaciale matinée d'hiver, elle découvrit, dans un misérable galetas sans feu, une famille réduite au plus extrême dénuement.

La mère gît sur un grabat, six jeunes enfants trient dans un baquet des débris de légumes ramassés au coin de la rue: c'est leur unique nourriture. Madame Molé ne peut retenir ses larmes à la vue de tant de misère; rentrée à son hôtel, elle fait apporter en toute hâte, par ses domestiques, des vivres, du bois, des vêtements. Elle envoie son propre médecin qui a bientôt remis sur pied la malheureuse jeune veuve, dont la plus grave maladie était la faim. Alors, Madame Molé panse discrètement les blessures du cœur, et parle d'espérance à ces parias du bonheur que les revers ont éloignés de Dieu. Elle procure du travail à la mère et paie l'apprentissage des enfants ; quelques années plus tard, elle voit avec bonheur cette intéressante famille à l'abri du besoin et menant une vie vraiment chrétienne.

Dans ses terres de Méry et de Champlâtreux, elle continuait plus librement encore cette vie de bonnes œuvres. Monsieur Molé la plaisantait parfois en riant sur sa sainte prodigalité: "Vous faites mieux que le proverbe. Le proverbe dit que, par le moyen de l'aumône, on entre dans le ciel dans une voiture à six chevaux : du train que vous y allez, vous entrerez dans un carrosse à douze chevaux!"

Et bénissant Dieu de lui avoir donné une compagne aussi parfaite, il luttait avec elle de générosité ; aussi la confiance comme l'amour de la jeune comtesse pour un tel époux était elle sans bornes.

Autour d'elle, tout le monde ne partageait pas la hauteur de sentiments de M. Molé. Sa mère la Présidente Molé, aigrie par la maladie, excitée peut-être par des esprits chagrins, prit ombrages des longues et fréquentes absences de la jeune femme, et s'en plaignit à son fils. M. Molé, sûr de la vertu de sa femme, mais n'osant pas contrarier sa mère, fit suivre l'inculpée ; on la trouva au chevet d'une infirme qu'elle soignait et consolait. La Présidente Molé répara noblement sa faute en demandant pardon à sa belle-fille, et lui accorda jusqu'à la fin de sa vie une estime et une confiance entières.

Dieu bénit cette rare charité par la naissance de cinq enfants. Les deux aînés, anges prêtés par Dieu, ne tardèrent pas à s'envoler au ciel ; leur mort fut le seul deuil des premières années de son mariage. Madame Molé voulut être l'éducatrice de ses enfants; elle se dévoua avec amour aux incessants et austères devoirs de la maternité, ne voulant pas confier à des mercenaires la formation morale de ces êtres chéris

dont elle répondrait devant Dieu. Elle acquit de la sorte sur ses enfants une autorité absolue, faite de douceur et de fermeté, dont ces tendres âmes conservèrent toujours la salutaire empreinte. C'est ainsi que Madame Molé savait heureusement concilier les devoirs de la femme forte avec les occupations d'une Sœur de charité.

III

LA REVOLUTION FRANÇAISE

Mort du marquis de Lamoignon.—L'émigration.—Retour de M. Molé.—Son arrestation.—Dévouement de son domestique Duval.—Seconde arrestation.—Sa mort.

Depuis quelques années, l'horizon politique s'assombrissait de plus en plus, les philosophes n'avaient pas travaillé en vain à infiltrer dans les masses populaires le venin de leurs théories subsersives. Un malaise général fermentait sourdement dans toutes les classes de la société, et l'observateur attentif pouvait déjà percevoir les premiers grondements de l'effroyable tempête qui allait se déchaîner sur la France.

Le marquis de Lamoignon ne vit pas les suprêmes déchéances de la royauté expirante. Il mourut d'un accident de chasse, en 1788, conservant jusqu'à la fin les généreuses illusions d'un dévouement chevaleresque pour le meilleur des rois. Madame de Lamoignon, sa veuve, se retira auprès de sa vénérable mère, Madame Berryer, qui devait, malgré son grand âge, traverser la tourmente révolutionnaire et être témoin des abaissements de sa patrie et des revers de sa famille.

Cependant le vertueux Louis XVI ne pouvait endiguer le torrent des passions populaires. Le peuple, excité par des meneurs perfides, exploita à sa façon la faiblesse du pouvoir et, sous prétexte de se rendre à lui-même justice, commença l'attaque des châteaux et organisa la chasse aux nobles. Quand l'autorité s'abdique, l'anarchie usurpe le sceptre : alors, malheur aux vaincus!

Dès l'automne de 1789, il n'y avait plus de sécurité pour la noblesse en France. Ainsi que la plupart des seigneurs, le comte Molé dut accepter l'émigration; il se réfugia en Angleterre avec sa jeune famille, tandis que ses beaux-frères rejoignaient en Allemagne le camp du Prince de Condé.

La Révolution poursuivait sa marche triomphante. Bientôt parurent les fameux décrets de la Législative et de la Convention: Pour les émigrés, c'était la mort ou la ruine. Monsieur Molé choisit la première, afin d'épargner aux siens les horreurs de la misère; il rentra donc à Paris, bien qu'il ne se fît aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Il mena la vie la plus retirée dans son hôtel du faubourg Saint-Germain, consacrant tout son temps à l'étude et à l'éducation de son fils. De son côté, Madame Molé reprit, auprès des pauvres, sa vie de charité. Hélas! son intéressante clientèle devenait chaque jour plus nombreuse, en ces temps malheureux où le fanatisme, en flattant les pires instincts de la populace, accumulait les ruines de toute nature.

La Terreur planait sur la France. La loi des suspects eut bientôt rempli les prisons de la Capitale; c'est alors que des monstres à figures humaine inaugurèrent les hordes légales des septembriseurs. Ainsi que la plupart de ses collègues du Parlement, M. Molé venait d'être incarcéré depuis quelques semaines. Le 2 septembre 1792, commença cette horrible boucherie connus dans l'histoire sous le nom de "massacres de septembre," où des assassins égor-

gèrent, avec des raffinements de cruauté, des milliers d'innocents, de tout rang et de tout âge. Le sang coula dans les rues de Paris comme la pluie dans un jour d'orage. L'affreuse tuerie dura trois jours.

Comment monsieur Molé échappa-t-il à la mort? Ce fut grâce à l'intrépide dévouement d'un fidèle serviteur. Le brave Duval avait juré à sa maîtresse qu'il lui ramènerait son époux vivant; il se mêle aux "septembriseurs," pénètre dans l'intérieur de la prison, résolu à tout tenter "pour sauver son maître. Monsieur Molé, "averti par les clameurs des bourreaux, de l'hor-"rible comédie qui se jouait, s'était caché dans "les combles. Quand son nom est prononcé, "personne n'y répond. Les juges se consul-"tent, s'emportent, blasphèment; Duval sort "alors de la foule, et s'adressant à ceux qui l'en-"tourent, aussi bien qu'au tribunal: "C'est "un ami du peuple! il m'a fait du bien; le peuple "ne peut avoir à se plaindre de lui; il y a erreur. "C'est sa femme que vous avez vue cent fois "visiter les pauvres dans les mansardes, porter "des remèdes aux malades, payer les mois "d'apprentissage de nos enfants; c'est un vrai "citoyen, c'est un ami du peuple!" L'accent "de Duval, le souvenir des bienfaits de madame

"Molé, la lassitude du crime, agirent sur l'hor-
"rible auditoire: "Eh bien! s'écrie l'un des
"juges, va le chercher, et si tu le trouves, dis-
"lui que le peuple lui pardonne."

"Le brave serviteur se précipite, cherche par-
"tout son maître, l'appelle à haute voix. Se
"voyant sur le point d'être découvert, et, recon-
"naissant la voix de son valet de chambre, M.
"Molé sort de sa cachette et lui dit avec un
"accent de douloureux reproche: "Eh quoi!
"Duval, c'est toi qui me trahis!—Non, Mon-
"sieur, s'écrie le fidèle serviteur, ce n'est pas
"pour vous trahir, à Dieu ne plaise! j'ai obtenu
"acquittement."

"M. Molé le croit, l'embrasse, le suit, le pré-
"sente à la foule qui l'acclame, le place de force
"sur un brancard et le rapporte en triomphe
"jusque dans la cour de son hôtel.—Depuis le
"matin, madame Molé était sur la croix. Elle
"se demandait à chaque instant si ce n'était
"pas la dernière minute de la vie de son mari.
"Au bruit de la foule qui envahit son hôtel, à la
"vue de ces sinistres figures, de ces hommes
"ensanglantés, elle frémit d'horreur et croit
"que c'est le cadavre de son époux qu'on lui
"rapporte, pour insulter à sa douleur. Un second
"coup d'œil la rassure. Elle reconnaît son mari,

"voit qu'il est en vie et devine, à l'air rayon-
"nant de Duval, que le bon serviteur à réussi
"à sauver son maître.

"Elle se précipite au-devant de l'étrange
"cortège, mais les bourreaux, mis en belle humeur
"l'arrêtent et lui disent en ricanant : "Tiens,
"petite citoyenne, voilà ton mari; nous te
"l'apportons, mais à la condition que tu nous
"embrasseras!" Ils lui auraient demandé, com-
"me à mademoiselle de Sombreuil, de boire un
"verre de sang humain, qu'elle l'eût fait sans
"hésiter. Elle se prêta donc à leur caprice
"de tigres apprivoisés, effleurant de ses lèvres
"pures la joue de ces bandits."

Ni M. Molé, ni sa femme, ne se bercèrent de vaines espérances; l'un et l'autre profitèrent de cette première main-mise de la mort pour se préparer plus parfaitement à la suprême séparation. Ils convinrent à cette époque que celui qui survivrait à l'autre entrerait dans un ordre religieux.

L'épreuve redoutée ne tarda pas à arriver. M. Molé, jeté de nouveau en prison, n'en sortit que pour monter à l'échafaud, malgré les démarches du bon Duval et la rançon princière offerte par madame Molé à l'accusateur public

Fouquier-Tinville. Quand le sinistre personnage, dont l'avarice égalait la cruauté, reçut par l'intermédiaire de Duval, l'offre d'un million pour l'élargissement du comte Molé, il s'écria: "Ah ! que n'êtes-vous venu une demi-heure plus tôt; à présent la charrette est partie!" Oui, la charrette était partie, M. Molé était mort: Il eut la consolation de recevoir dans sa prison, la veille de sa mort, les secours de la religion; il gravit l'échafaud avec la dignité d'un chrétien et la fierté d'un gentilhomme; c'était le 20 avril 1794, M. Molé avait trente-quatre ans, sa veuve en avait à peine trente.

Quand l'abbé de Sambucy vint annoncer à la malheureuse femme la mort de son époux, elle en éprouva un terrible choc qui la conduisit aux portes du tombeau. Privée de celui qui avait été pour elle le plus tendre des époux, l'ange gardien de sa vie, l'infortunée succombait sous le poids de la douleur. Sa santé se brisa et la paralysie de tous ses membres la réduisit à une douloureuse immobilité. Néanmoins, dans cette extrémité, son âme élevée vers le ciel, où l'attendait celui qu'elle avait tant aimé, était toute à l'adoration et à l'amour de la volonté divine; ses lèvres ne laissèrent tomber que des paroles

de douceur et de soumission. Lorsque M. de Sambucy lui avait appris son cruel veuvage, elle s'était consacrée à Dieu par un vœu solennel qu'elle fit entre ses mains, et elle offrit tout le reste de sa vie pour l'âme de son époux et le bonheur de ses enfants.

IV

Mme Molé est emprisonnée avec ses enfants.—Les prisons de la Terreur.—L'abbé Emery.—Le 9 thermidor.—Mise en liberté —Mme Molé à Méry.—Le château de Champlâtreux.

Madame Molé n'avait pas épuisé son calice de douleur. Quelques semaines après la mort de son époux, elle est arrêtée à son tour; incapable de marcher, on la jette sur un matelas, puis les dignes valets de Robespierre la portent à la Conciergerie. Les petits enfants suivent en pleurant le lugubre cortège et partagent la prison de leur mère. Cette fois encore, un noble dévouement vint adoucir les cruelles épreuves de Mme Molé. Monsieur Martin de Puysieux, précepteur de son fils, obtint, au prix

de sa liberté, et peut-être de sa vie, de partager le sort de son élève et lui continua, sous les verrous, ses soins intelligents et dévoués.

On ne saurait s'imaginer, si l'on n'a pas lu les récits du temps, l'horrible situation des prisonniers de la Terreur. La faim, la soif, une chaleur suffocante en été, dans un étroit local infect et privé d'air, en hiver, un froid glacial n'étaient pas les pires souffrances de ces antres de la douleur. La privation de toutes nouvelles du dehors, l'incertitude sur le sort des êtres chers, l'affreuse émotion de ces infortunés lorsque, chaque soir, avec un raffinement de barbarie, le crieur lit lentement les noms des victimes qui, le lendemain, monteront à l'échaufaud; et les adieux déchirants, les cruelles séparations qui suivaient ces nuits d'angoisses! font-ils suffisamment sonder l'abîme de la perversité humaine? Qu'on ne s'étonne pas, si, plus d'une fois, le bourreau n'a jeté, sous le fatal couperet, que de pauvres êtres inconscients et inoffensifs. L'excès de la souffrance brise le mécanisme humain, et la raison sombre parfois dans un horrible cauchemar.

Et pourtant, l'Espérance planait sur ses asiles de la douleur; à sa douce lumière, les malheureux entrevoyaient,—(du moins pour la plupart)—

avec la fin de leurs maux, l'aurore d'un bonheur sans fin. L'Eglise catholique, plus traquée en ces jours néfastes que dans les temps néroniens, ne se cachait plus dans les catacombes; elle pénétrait dans la sombre horreur des cachots, apportant à ses enfants, ses maternelles consolations, l'espoir de l'immortalité et le viatique du départ. Par son magister divin, la prison devenait le vestibule du ciel.—Ceux-là mêmes que des théories mensongères avaient éloignés de Dieu, s'ils n'y revinrent pas tous, moururent généralement avec courage et dignité.

L'abbé Emery, le futur restaurateur de Saint-Sulpice, s'était chargé de la périlleuse tâche d'organiser le service religieux dans les prisons de la Terreur, malgré l'espionnage féroce et savant des satellites de Robespierre. Les condamnés qui n'avaient pu recevoir dans leurs cellules la visite du ministre de la religion étaient certains de rencontrer, à un endroit connu d'avance, un prêtre qui leur donnerait une suprême absolution. Cette certitude avait été la meilleure consolation de madame Molé, lorsque M. Emery vint lui transmettre les derniers adieux de son époux.

Un historien a judicieusement comparé la Révolution française au dieu Saturne qui

dévorait ses propres enfants. Bientôt en effet, les diverses parties qui se partageaient le pouvoir finirent par s'entredévorer. Le 9 thermidor an II, (le 27 juillet 1794), l'un des principaux coryphées de la Révolution, Maximilien Robespierre, montait à l'échafaud, préludant par cette mort tragique à la chute de son parti et à la fin de ce régime de sang. Cependant, bien des mois encore, la guillotine étendit son ombre sinistre sur la France; ce n'est que vers la fin du terrible hiver de 1794-1795, plus de sept mois après le 9 thermidor, que madame Molé apprit sa libération et put revoir sa mère et son aïeule. Toutefois, après son élargissement, elle demeurait soumise à la loi des suspects; en conséquence, elle dut quitter Paris et se retirer avec sa famille dans sa terre de Méry.

Loin de lui coûter, cet éloignement du théâtre de ses malheurs lui parut un vrai soulagement, malgré les mesquines tracasseries d'un pouvoir ombrageux et avide. En effet, l'Etat, conformément aux lois constitutionnelles, avait placé sous séquestre la fortune de M. Molé et, usant sans scrupule du droit du plus fort, avait transformé le splendide château de Champlâtreux en un vaste hospice, pour les teigneux et les galeux de la République! La noble demeure

se vit dépouiller de toutes ses richesses artistiques: tentures, meubles, tableaux devinrent la proie des voleurs ou des agents du fisc. Une œuvre d'art échappa heureusement au pillage général: c'était un tableau remarquable de Vincent, don de Louis XVI au président Molé. Il représentait le héros de la Fronde, celui que Mazarin lui-même appelait le "grand Molé" lorsque, assailli par une bande de forcenés, il s'avance au-devant d'eux, calme et résolu : "Messieurs, dit-il, à ces dignes ancêtres des héros de quatre-vingt-treize, il y a loin du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme ! " Cette fière attitude déconcerta les émeutiers et leur fit tomber les armes des mains. A un siècle et demi d'intervalle, exerça-t-elle le même prestige sur les vandales qui saccageaient le château de son arrière-petit-fils ?.....Toujours est-il que le tableau fut respecté et retrouvé intact quand les descendants du grand homme rentrèrent en maîtres à Champlâtreux.

Le domaine de Méry avait été beaucoup moins éprouvé; outre les meubles, les œuvres d'art, Mme Molé y retrouva une partie de ses bijoux, dont la vente lui procura l'argent nécessaire à l'entretien de sa famille. Entre sa mère et sa sainte aïeule, auprès de ses chers enfants,

entourée de la vénération des braves gens comblés de ses bienfaits, elle y goûta un calme et une paix bien nécessaires. Sa santé était demeurée gravement atteinte depuis les privations de sa captivité ; la paralysie qui avait failli l'emporter était imparfaitement guérie. Malgré tout, le séjour de Méry lui fut bienfaisant et doux, quoiqu'elle y trouvât plus d'un témoignage de l'ingratitude humaine. Un attentat, aussi stupide que sacrilège, lui causa une peine très sensible ; c'était la violation des sépultures de sa famille, placées dans une chapelle de l'église paroissiale. Le principal instigateur de cette odieuse profanation était un ancien serviteur des châtelains de Méry, pensionné par madame Molé elle-même. C'est ainsi que ce citoyen de 89 entendait l'égalité et pratiquait la gratitude.

V

Deuils.—Quiberon.—Mme Molé marie son fils et sa fille.—Elle se prépare à quitter le monde.

Pendant sa captivité, Mme Molé avait conclu un pacte avec la croix. Depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, la croix fut sa fidèle

compagne ; bien rares et bien courtes seront les trèves reposantes où la sainte femme connaîtra un bonheur parfait : en connut-elle jamais depuis le drame du 20 avril 1794 ?.....

Peu de temps après son installation à Méry, elle perdit sa plus jeune fille Louise et Mme Berryer, sa vénérable grand'mère. Ce double deuil était le prélude d'une catastrophe bien plus cruelle, à cause des circonstances tragiques qui l'accompagnèrent: Le désastre de Quiberon vint briser inopinément le cœur de Mme de Lamoignon et rouvrir dans celui de sa fille des blessures encore saignantes.

Dans le courant de juin 1795, une petite armée d'émigrés, organisée en Angleterre, débarquait dans la presqu'île de Quiberon, sur la côte du Morbihan, s'emparait du fort Penthièvre et, après quelques succès, succombait sous le nombre, trahie par les éléments, victime de la vengeance révolutionnaire.

M.M. Charles et Christian de Lamoignon, frères de Mme Molé, faisaient partie de la petite expédition qui ne se proposait rien moins que de restaurer la monarchie. Lorsque le manque d'organisation et un concours de circonstances malheureuses firent prévoir l'échec inévitable de leur généreuse entreprise, les chefs

royalistes donnèrent le signal et l'ordre de la retraite, tandis que les défenseurs du fort faisaient une résistance désespérée, afin d'assurer le salut de leurs compagnons d'armes. Le vicomte Christian de Lamoignon venait d'être blessé à la jambe et risquait de tomber entre les mains de l'ennemi ; ce que voyant, le comte Charles de Lamoignon prit son jeune frère dans ses bras et le porta dans une barque ; puis il revint rejoindre son général. Christian de Lamoignon était sauvé. A l'un de ses amis, témoin de ce qui venait de se passer, et s'étonnait de ne pas le voir suivre son frère, Charles de Lamoignon répondit simplement : "Je ne pouvais le faire puisque mon régiment se bat encore." Jugeant qu'il ne pouvait prolonger une lutte devenue impossible, le comte de Sombreuil, le jeune et brillant chef de l'armée royaliste, résolut de se dévouer pour sauver la vie de ses compagnons. Dévouement sublime mais inutile. Un ordre du Directoire annula les articles de la capitulation signée par les chefs émigrés et un loyal soldat de la République, le brave général Hoche. Les vaillants champions de la royauté n'avaient plus qu'à mourir. Ils couronnèrent par une fin chrétienne leur héroïque aventure. On les fusilla dans un endroit marécageux et solitaire, non loin

d'Auray ; leurs ossements demeurèrent ensevelis pendant vingt ans au lieu de leur exécution.

En 1815, un saint prêtre, l'abbé Deshayes, curé d'Auray, exhuma ces restes glorieux et les déposa dans un monument spécial, à l'ombre de l'antique monastère de la Chartreuse. Un second monument plus simple marque le lieu de leur martyre. En 1823, la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, présida l'inauguration solennelle de ces monuments expiatoires. Le premier est une chapelle funéraire en marbre blanc et noir, d'un style sobre et noble ; les noms des sept cents victimes y sont gravés en lettres d'or sur les murs intérieurs, ainsi que celui de l'évêque de Dol, aumônier de l'expédition devenu leur compagnon de martyre.

Ces deuils répétés détachaient de plus en plus de la terre l'âme de Mme Molé, sans en altérer la céleste sérénité. Elle était au-dessus de la douleur, non qu'elle y fût insensible, mais parce qu'elle avait sondé le mystère de la croix, mystère d'amour infini et d'infinie compassion pour la fragile et coupable humanité. Cette contemplation, illuminant sa foi, versa dans son âme une pitié, une charité surhumaines

envers les auteurs de ses maux et les bourreaux de sa patrie. Lorsque, devenue religieuse, l'obéissance lui fit un devoir de manifester les opérations divines dans son âme, on trouve, dans une de ses lettres intimes, le fidèle écho du colloque sublime de son cœur crucifié avec son Dieu souffrant, aux heures sombres où le flot d'amers souvenirs venait battre son cœur d'épouse et de mère : "Mon pays m'a persécuté; je l'ai haï, c'est pour cela que je me sens portée à m'immoler pour lui, etc." Lorsqu'une faible créature, appuyée sur le Cœur divin s'est élevée à de tels sommets, l'heure de Dieu ne tarde pas à sonner pour elle. Entièrement déprise d'elle-même, elle devient entre ses mains un instrument docile d'œuvres merveilleuses. Cette heure va sonner pour Mme Molé; toutefois, il lui reste à remplir un grand devoir maternel, avant de suivre la voix céleste qui l'appelle à une vocation supérieure.

Après avoir obtenu la levée du séquestre qui pesait sur ses biens, Madame Molé avait réussi, par une sage et ferme administration, à relever la fortune de sa maison; aussi l'établissement de ses enfants se fit-il dans les plus brillantes conditions. Le jeune comte Mathieu Molé hérita du domaine patrimonial de Champlâ-

treux et épousa mademoiselle de la Briche ; Le Château et la terre de Méry formèrent la dot de mademoiselle Marie-Félicité Molé à qui sa sainte mère fit épouser le vicomte Christian de Lamoignon, digne par ses vertus d'être le frère et le gendre de Mme Molé.

Cette grave question réglée, Madame Molé se fixa à Paris et songea à donner suite à ses projets personnels. Son choix était fait depuis l'heure où elle apprit la mort de son époux bien-aimée : elle embrasserait la vie religieuse. La réalisation de ses pieux desseins semblait bien difficile à cette époque de bouleversement général ; la Révolution avait fermé les couvents, dispersé les religieux et proscrit les vœux de religion.

Madame Molé manifesta ses intentions et fit connaître le vœu qu'elle avait fait à M. l'abbé Mayneaud de Pancemont, son confesseur, curé de Saint-Sulpice, récemment nommé par le Premier Consul à l'Evêché de Vannes.

M. de Pancemont avait connu Mme Molé avant la Révolution ; il appréciait de longue date ses grandes qualités et ses vertus plus rares encore ; mieux que nul autre, il était à même de la guider sagement dans cette délicate occurrence. Après avoir longuement prié et

mûrement réfléchi, il n'hésita pas à reconnaître en son humble pénitente, la mère prédestinée d'une nouvelle famille religieuse. Il communiqua le résultat de ses réflexions à Mme Molé et l'invita à le suivre à Vannes, où il lui continuerait sa direction, pour l'exécution de ses projets. Madame Molé accepta la proposition, persuadée que, dans une affaire de cette importance, elle ne saurait rencontrer un guide plus sage et plus dévoué.

Lorsque cette détermination fut connue, ce fut, dans le noble faubourg et parmi ses proches, une réprobation générale. Madame Molé ne s'en émut pas. Mais, si l'opinion du monde la toucha peu, il n'en fut pas de même lorsqu'elle vit la douleur et subit les plaintes de ses enfants. En vain s'efforçait-elle de leur démontrer que son sacrifice n'avait pour but que leur bonheur éternel, ils ne pouvaient consentir à être privés de cette mère incomparable, dont la haute sagesse et la profonde tendresse avaient si heureusement supplée à l'autorité d'un père prématurément enlevé.

Il n'est pas, a-t-on écrit, plus libre à l'homme de résister à l'appel de Dieu qu'à l'appel de la mort. Quoi qu'il en soit, si le cœur maternel de Mme Molé était déchiré, sa résolution de-

meurait inébranlable. Comme sainte Jeanne de Chantal, deux siècles plus tôt, elle triompha des plus fortes et des plus légitimes affections de la famille, pour obéir à l'appel divin. C'était au commencement de 1803; Mme Molé avait trente-neuf ans. Elle quitta Paris, accompagnée de sa mère et de quelques dames pieuses qui partageaient ces fervents projets.

VI

Situation religieuse en France au sortir de la Révolution.—A Vannes.—Fondation de l'Institut des Sœurs de la Charité de St-Louis.—A l'œuvre.—Audience de Pie VII.

A l'aurore du dix-neuvième siècle, l'Eglise de France apparaissait plus sublime et plus belle dans la pourpre de ses martyrs. Sa jeunesse immortelle était prête pour de nouvelles conquêtes sur un sol couvert des ruines accumulées par dix ans d'anarchie. Tandis que le génie de Bonaparte, terrassant l'hydre révolutionnaire, restaurait sur de nouvelles bases la société ébranlée jusque dans ses fondements, l'Eglise

faisait appel au dévouement de ses enfants. L'élite de ses fils et de ses filles lui répondit avec l'élan et l'abnégation qui font la gloire de leur race et assurent le salut de leur patrie.

Madame Molé n'est pas la moins remarquable parmi les ouvrières de la grande restauration. La formation de la jeunesse s'imposait de prime abord à la maternelle sollicitude de l'église de France, pour l'avenir religieux de la nation. Sous l'inspiration du prêtre éminent devenu son évêque et son supérieur, Mme Molé se détermina à fonder une Congrégation vouée à l'éducation des jeunes filles. A son arrivée à Vannes, elle fit l'acquisition d'un ancien couvent très avantageusement situé, donnant d'un côté sur la ville, de l'autre sur la campagne, à deux pas du palais épiscopal, et pourvu de vastes jardins. Les bâtiments, assez délabrés, furent bientôt remis en bon état, et Mme Molé y inaugura sans tarder, avec ses premières compagnes, la vie de pénitence et de charité qui devint celle de ses filles spirituelles. Sous la haute direction et avec la collaboration de son Evêque, elle jeta les bases de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Saint-Louis et prit, dès le premier jour, le nom de Mère St-Louis.

Quel serait l'esprit de cette nouvelle famille

religieuse ? Il devra infailliblement refléter celui de sa fondatrice. Les malheurs de son pays, les crimes tout récents de la Révolution avaient allumé en son âme une soif d'expiation et de sacrifice. Elle écrivait: "Je crois devoir vous manifester l'esprit que Dieu m'inspire ; si je ne me trompe, c'est un esprit de sacrifice, je dirai même de victime, pour tous les péchés qui ont été commis en France. Mon pays m'a persécuté, je l'ai haï : c'est pour cela que je me sens portée à m'immoler pour lui." Sur l'ordre de son éminent Directeur, elle se mit à l'œuvre, avec toute la générosité de son grand cœur. Elle ne négligea rien pour attirer sur son travail les bénédictions du ciel : pénitences, méditations, longues prières devant le Saint-Sacrement; la Mère St-Louis pouvait, en toute vérité, dire à son Evêque, en lui soumettant le plan des Constitutions de son Institut: "Voilà ce que Dieu m'inspire." L'œuvre reflétait fidèlement l'esprit de la fondatrice. Monseigneur de Pancemont, tout en admirant la magnanimité de la sainte femme, dut modérer sa soif d'immolation, sa passion de sacrifice. Aussi docile que mortifiée, Mme Molé accepta avec une soumission toute filiale les modifications suggérées par le sage prélat. La vie de dévoue-

ment et de charité, qui devint la forme de son apostolat et la règle de son Institut, offrait un vaste champ à l'exercice de ses angéliques aspirations.

La charité envers les pauvres avait été, dès sa plus tendre jeunesse, l'un des plus vifs attraits de Mme Molé ; ce fut aussi vers l'enfance pauvre et abandonnée que s'inclina le cœur compatissant de la Mère St-Louis. Dès les premiers jours de l'Institut, elle reçut dans sa maison, en qualité d'internes, les orphelines de la ville et des environs ; au bout de quelques mois, elle en avait admis soixante-dix, et ce nombre alla toujours croissant. Elle établit à cette occasion des ateliers de tissage, de lingerie et de dentelles, dont elle partagea la direction avec ses religieuses. Mue par le motif d'une parfaite abnégation autant que par le sentiment d'une noble fierté, la Mère St-Louis voulut sauvegarder dès le début, l'indépendance de son œuvre. Ne rien demander à l'Etat, n'en rien attendre, ne rien solliciter de la bienveillance publique, suffire à l'entretien de ses orphelines par le travail et la dot des religieuses : telle fut sa règle de conduite dès le principe ; telle est encore celle de ses Filles, partout où la Providence les appelle à exercer leur charitable apostolat.

Cette parfaite discrétion lui gagna les sympathies qu'elle n'avait pas sollicités. Le Gouvernement ne lui ménagea pas l'éloge ; des mains généreuses lui versèrent plus d'une fois, aux heures critiques, l'obole qui lui permit de boucler un budget trop onéreux, particulièrement pendant les années de disette qui marquèrent la fin de l'Empire.

Recevoir les enfants pauvres dans son couvent, les nourrir, les habiller, les instruire, en un mot les élever, ne suffisaient pas à son zèle, elle ouvrit en même temps une école gratuite pour les externes. Peu de temps après, dans un local entièrement distinct de l'orphelinat et des classes gratuites, elle inaugurait un pensionnat pour les jeunes filles de la classe aisée.

La femme française s'était révélée héroïque pendant la période de la Terreur. Dans la prison, sa patiente résignation étonna ses géôliers ; sur l'échafaud, son courage plein de dignité attendrit plus d'une fois l'exécuteur public ; au sein de la famille, dans l'intimité du foyer domestique, elle donna dans ces temps de trouble et de basse délation, le spectacle des vertus les plus difficiles et du plus intrépide dévouement. On ne pourrait compter le nombre des confesseurs de la foi que leur courageuse

initiative a soustraits aux recherches de leurs infâmes persécuteurs. A l'heure où Mme Molé fondait son pieux Institut, les dignes institutrices qui avaient donné à la France ces admirables chrétiennes, n'existaient plus ; celles qui avaient survécu à la dispersion de leurs familles religieuses gardaient une retraite prudente, attendant des jours meilleurs pour reprendre leur bienfaisant apostolat. Par la création d'un pensionnat, la Mère St-Louis comblait donc une grave lacune et répondait à l'un des plus impérieux besoins de son époque.

L'établissement de ces œuvres diverses et les sollicitudes de l'administration contraignirent la digne Mère à remettre la direction immédiate du pensionnat et de l'orphelinat à des religieuses d'un mérite éprouvé. Néanmoins, elle conserva, jusqu'à la fin de sa carrière, un contrôle sérieux sur cette intéressante portion de sa grande famille, visitant fréquemment les classes, les salles de travail, encourageant les élèves, stimulant le zèle des maîtresses. Chaque semaine, elle se faisait donner les notes détaillées de toutes ses chères enfants; l'absence ou la maladie pouvaient seules l'empêcher de présider la séance hebdomadaire des notes, si importante dans tout établissement d'éducation. A la fin

de l'année scolaire, la vénérée Fondatrice aimait à témoigner publiquement sa juste satisfaction, et à reconnaître le travail et la bonne conduite de tout son petit monde, par une solennelle distribution de récompenses.

La jeune Congrégation suffisait à ces œuvres multiples grâce aux nombreuses recrues qui venaient offrir à Mme Molé le concours filial de leurs talents et de leur bonne volonté. Moins d'une année après la fondation, la communauté comptait dix-sept professes ou novices, les ateliers fonctionnaient régulièrement, le pensionnat donnait de belles espérances. L'évêque de Vannes en faisait un rapport élogieux au ministre de l'Intérieur qui voulut reconnaître par décret, en 1805, l'existence légale de l'établissement de Vannes, dont une prudence ombrageuse ne lui permettait pas d'avouer publiquement le caractère réligieux.

Mme Molé avait reçu, quelques mois plus tôt, une approbation autrement précieuse à ses yeux. Profitant de la présence à Paris du saint Pontife Pie VII, à l'occasion du sacre de Napoléon 1er, elle voulut solliciter pour elle-même et son œuvre les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ. Dans une audience particulière, elle exposa au Souverain Pontife, l'origine

de sa vocation, l'établissement et le but de sa Congrégation. Pie VII lui prodigua les bénédictions et les encouragements; nul doute que la digne Fondatrice n'eût obtenu l'approbation pontificale des Constitutions si, par une humilité pleine de sagesse, elle n'eût préféré soumettre son œuvre à l'épreuve du temps.

Ce lui fut encore une grande douceur de revoir ses enfants bien-aimés et de leur donner des témoignages de sa tendresse maternelle. Elle eut la joie de bénir sa petite fille, Louise de Lamoignon, née pendant son séjour à Paris. Ce voyage fut pour la sainte femme une source de consolations de toutes sortes; il lui tardait de la partager avec ses chères Filles ; elle rentra à Vannes, consolée, encouragée, prête à entreprendre de nouveaux travaux.

VII

EPREUVES ET SUCCES

Mort de Mgr de Pancemont.—Fondation de la maison d'Auray.—L'œuvre des Retraites.—Les Oblates de St-Louis.—Les Cent-Tours.

Une terrible épreuve vint bientôt consterner le diocèse de Vannes et plonger dans la douleur

la Mère St-Louis et ses religieuses. Monseigneur de Pancemont, évêque de Vannes, victime d'un attentat sacrilège, expirait après une longue agonie de plus de six mois, le 5 mars 1807. Madame Molé perdait en lui le Père, le Fondateur et le puissant protecteur de sa Congrégation en même temps que le Directeur le plus ferme et le plus éclairé. Elle le fit enterrer dans une petite chapelle qu'elle avait fait bâtir dans le jardin de son couvent, où elle-même fut inhumée dix-huit ans plus tard.

Privée de celui qu'elle considérait, à juste titre, comme le plus ferme soutien de son Oeuvre, il lui sembla, dans son excessive humilité, que c'en était fait de sa chère Congrégation. Ce fut une épreuve cruelle dont sa correspondance à cette époque contient le poignant écho. La vénérée Mère puisa au pied du tabernacle la force et la lumière que Dieu ne refuse jamais à ceux qui les lui demandent de tout leur cœur. Le Seigneur, satisfait de la générosité de son humble servante, se plut à répandre de plus abondantes bénédictions sur son entreprise. Les postulantes se présentèrent plus nombreuses; bientôt la bonne Mère dut songer à fonder d'autres maisons de son Institut. Elle fut encouragée dans cette voie par Mgr de Beaus-

set, successeur de Mgr de Pancemont, et par son pieux Directeur, M. l'abbé Grignon, vicaire-général du diocèse.

Le 12 août 1807, la ville d'Auray, reçut le premier essaim de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Cette fondation fut principalement l'œuvre d'un prêtre de grand mérite, dont la mémoire est demeurée en vénération dans toute la Bretagne. M. l'abbé Deshayes, curé d'Auray, dota sa paroisse d'une école de Frères des Ecoles Chrétiennes et d'un couvent des Sœurs de la Charité de St-Louis. Plus tard, il collabora dans une large mesure, avec le vénérable Jean-Marie de La Mennais, à l'institution d'une famille religieuse, celle des Frères de l'Instruction Chrétienne, qui devait rendre d'immenses services à l'Eglise et à la société, non seulement en France, mais encore en plusieurs pays étrangers.

Le nouvel établissement des Sœurs de St-Louis était un ancien et vaste couvent de Cordelières, admirablement situé sur les hauteurs du Loch, dominant le faubourg pittoresque de Saint-Goustan, le port et la rivière d'Auray. Il possédait de superbes jardins et un très beau verger. Mme Molé en fit l'acquisition, et vint y installer la première colonie de ses Filles, à la-

quelle elle donna une supérieure d'élite, la Mère Marie-Thérèse. L'établissement réussit au-delà de toutes prévisions. A côté des classes externes gratuites, on établit un orphelinat de filles, puis, dans une aile séparée, des classes externes payantes et un pensionnat qui ne tarda pas à devenir très florissant.

En 1818, M. l'abbé Deshayes y ajouta l'Oeuvre des retraites fermées. La vénérée Mère dut élever d'autres bâtiments ; malgré cela, l'affluence des retraitants fut si considérable, surtout dans les premières années, que la maison devenait trop étroite ; à certaines retraites, on compta de huit à neuf cents retraitants ; et ces jours de grâces revenaient jusqu'à douze fois par an. Les exercices religieux, dirigés par les RR. PP. Jésuites et des prêtres du diocèse, étaient donnés alternativement aux hommes et aux femmes ; ils duraient huit jours entiers, pendant lesquels la ferveur des retraitants ne le cédait en rien au zèle des missionnaires. Les Sœurs de Saint-Louis se dépensaient sans mesure au service de leurs hôtes, leur abandonnaient jusqu'à leurs cellules et leurs pauvres couchettes, se contentant d'une paillasse par terre, dans quelques recoins du Couvent.

Cette Œuvre des retraites fut un immense bienfait pour tout le diocèse, et n'est pas un des moindres titres de Mme Molé à la reconnaissance du clergé et des fidèles de Bretagne. Depuis la seconde moitié du dix-neuvième siècle, alors que les maisons de retraites se multipliaient, en même temps que l'usage des retraites paroissiales se répandait dans le diocèse et par toute la France, le nombre des retraitants de la Maison d'Auray a successivement diminué ; néanmoins on en comptait encore un millier ces dernières années. A de nouveaux besoins, l'Eglise répond par de nouvelles créations ; c'est ainsi que, depuis une quinzaine d'années environ, l'autorité diocésaine a établi au Couvent d'Auray des retraites spéciales et tout à fait d'actualité, pour les jeunes gens récemment libérés du service militaire et pour ceux qui doivent prochainement partir pour la caserne.

Le développement de la Congrégation et la multiplication de ses œuvres de zèle détermina la vénérée Fondatrice à créer une nouvelle catégorie de Sœurs. Cette mesure assurait l'avenir de son Institut et complétait sa mission. De concert avec son Supérieur, M. l'abbé Le Gal, grand-vicaire de Mgr de Beaus-

set, devenu son directeur spirituel après la mort de M. l'abbé Grignon, la Mère Saint-Louis rédigea des règles particulières pour cette nouvelle portion de sa famille religieuse, à laquelle elle donna le nom d'Oblates de Saint-Louis. Par cette institution, elle procurait à de pieuses filles, incapables de remplir les fonctions de l'enseignement, l'inappréciable bienfait de la vie religieuse. Religieuses de chœur et Sœurs Oblates ne forment qu'une seule et même famille, unies par la communauté de vie et les liens d'une fraternelle charité. Les religieuses de chœur que les travaux manuels et les nécessités de l'enseignement surchargeaient au grand détriment de leur santé et de l'Institut, trouvèrent dès lors le temps nécessaire à la préparation de leurs importants devoirs éducationnels.

Vers la même époque, Mme Molé entreprit la révision des Règles de sa Congrégation ; le temps avait confirmé la prudence de l'humble Mère, lorsque, en 1804, elle différa de solliciter l'approbation du Saint-Siège. Après plus de six ans d'expérience, l'épreuve lui parut suffisante. Alors recommencèrent pour la digne Fondatrice, les prières, les veilles prolongées, les longues oraisons devant le Tabernacle, les

graves conférences avec son saint Directeur, le pieux et savant M. Le Gal. Lorsque ce grand travail fut achevé, elle le soumit sans retard à l'examen de l'Ordinaire; Monseigneur de Beausset accorda avec joie sa haute approbation aux Constitutions des Sœurs de la Charité de St-Louis.

Madame Molé jugea que l'heure était venue de solliciter auprès des Congrégations romaines l'approbation solennelle des Règlements de son Institut. Les choses ne marchèrent pas aussi rondement qu'elle l'avait espéré; l'approbation désirée arriva à Vannes dans les derniers mois de 1842, dans un Bref des plus élogieux de Sa Sainteté Grégoire XVI. La Mère Saint-Louis avait quitté la terre depuis dix-sept ans.

Pendant que la vénérée Fondatrice achevait de perfectionner l'édifice élevé par sa charité, l'Empire accomplissait ses destinées. Napoléon, vaincu par l'Europe, tenta dans un suprême effort, de ressaisir le sceptre du monde. Vaine tentative! l'héroïsme fut écrasé par le nombre ; cette fois, l'aigle était blessé à mort. Après six ans d'une lente agonie qui ne fut pas sans grandeur, et rachetait bien des fautes, le plus grand génie militaire des temps modernes expirait sous les bénédictions de l'Eglise, dans

une île perdue entre les deux Mondes, le 5 mai 1821.

En Bretagne, l'épisode des Cent-Jours provoqua une insurrection partielle. A la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe de Juan, une petite armée royaliste s'improvisa inopinément à Vannes. Ses chefs, des adolescents au cœur généreux, ne craignirent pas de se mesurer avec les vieux soldats de l'Empereur. Ce fut un beau geste, qui fit briller une fois de plus la légendaire fidélité des Bretons à la monarchie légitime ; geste inutile pourtant et dont les troupes impériales eurent bien vite raison. La principale rencontre eut lieu sur le Loch, à Auray, sous les fenêtres du Couvent des Sœurs de la Charité de St-Louis. L'armée royaliste fut battue après un combat acharné. "Pendant ce temps, les Sœurs de St-Louis "étaient à la chapelle, récitant leur office. Elles "entendaient siffler les balles qui traversaient "les murs et les vitraux et s'abattaient au milieu "d'elles. Tremblantes d'effroi, elles puisèrent "néanmoins, dans le respect de la règle, le cou-"rage héroïque de rester au chœur jusqu'à la "fin de l'office. Alors, elles quittèrent la cha-"pelle et allèrent se réfugier au réfectoire, avec "leurs orphelines et leurs pensionnaires, pour

"lesquelles elles craignaient plus encore que "pour elles-mêmes. On pouvait tout craindre "des soldats fanatiques de l'Empereur, dis-"posés à voir dans une maison religieuse un "foyer de royalistes, et surexcités par la vue "du sang du général Bigarré, leur chef, qui "venait d'être blessé sous leurs yeux.

"Bientôt en effet de violents coups de crosse "enfoncèrent la porte du couvent; la Sœur por-"tière, renversée, foulée aux pieds, mourut "six mois après d'un cancer, suite des coups "qu'elle avait reçus. Les soldats se répandirent "dans la maison, pillant, brisant tout ce qu'ils "rencontraient, avec des imprécations et des "menaces qui, heureusement, ne se réalisèrent "pas contre les personnes. Grâce à Dieu, mal-"gré le fanatisme et la surexcitation des com-"bats, les soldats français se retrouvèrent toujours "avec leur bon cœur.

"Ils ne touchèrent ni aux religieuses ni aux "enfants, mais ils n'épargnèrent ni leurs cru-"cifix, ni leurs chapelets, et plusieurs se firent "un jeu cruel de leur frayeur. Ils détruisirent "les provisions de fil, de coton et de dentelles, "renfermées dans l'ouvroir, ne respectèrent "même pas les ornements sacerdotaux qu'ils "trouvèrent dans la sacristie. Mais ils ne

"passèrent pas outre et n'entrèrent pas dans "la chapelle. La Supérieure, craignant pour "les vases sacrés et les objets les plus précieux, "les avait enlevés de la sacristie à l'approche "de l'invasion et placés sur l'autel, en disant à "Dieu avec cette foi qui obtient les miracles: "Je vous remets, Seigneur, ce précieux dépôt. "Veuillez le préserver de toute profanation "ainsi que votre saint temple." La prière fut "exaucée."

Mme Molé, avertie par la rumeur publique de ce qui se passait à Auray, passa cette journée dans une angoisse inexprimable ; les nouvelles les plus alarmantes et les plus contradictoires circulaient à Vannes ; les esprits surexcités ne rêvaient que meurtres et pillages. La sainte Mère rassembla ses religieuses de Vannes au pied de l'autel, et, comme des Anges de paix, elles adressèrent au Ciel les plus ardentes supplications en faveur de leurs Sœurs de la maison d'Auray. Quand on apprit enfin toute la vérité, tous les cœurs s'unirent dans une fervente action de grâces.

VIII

La Congrégation est reconnue par Ordonnance royale.—Le Prieuré de Pléchâtel.—L'Abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys.

Aussitôt après le retour de Louis XVIII, Madame Molé s'empressa de solliciter auprès du pouvoir royal la reconnaissance officielle de sa Congrégation. Son projet ne rencontra aucune opposition, ne souleva aucune difficulté. Le seul nom de la Fondatrice, le dévouement traditionnel de sa famille à la Royauté, enfin le vocable du saint roi de France sous lequel elle avait placé sa fondation, toutes ces raisons plaidaient éloquemment en faveur de sa cause. Une Ordonnance royale en date du 21 mars 1816, complétée par un décret, en 1825, reconnut l'existence légale de l'Institut des Sœurs de la Charité de St-Louis et lui conféra la personnalité civile.

La Mère Saint-Louis avait attendu la sanction royale pour entreprendre l'établissement d'une autre maison de son Ordre, à Pléchâtel, dans le département d'Ille-et-Vilaine. Un vénérable curé, l'abbé Lohier, pressait depuis plusieurs années la sainte Fondatrice de fonder

une maison dans sa paroisse, pour travailler à l'éducation des petites filles. Le bon prêtre avait intéressé à ses pieux desseins une généreuse chrétienne, mademoiselle Giffard, qui promit de mettre sa maison, avec son modeste mobilier, à la disposition des Sœurs. Cette maison était le dernier vestige d'un ancien prieuré qui remontait aux origines du duché de Bretagne ; elle dut recevoir de notables améliorations avant l'arrivée des Religieuses ; lorsque les Retraites y furent inaugurées, on construisit une jolie chapelle et un vaste bâtiment pour l'usage des missionnaires et des retraitants.

Mère Sainte-Julie, précédemment maîtresse du noviciat, et qui devait succéder à Mme Molé dans le gouvernement de l'Institut, fut nommée supérieure de cette nouvelle maison. La Mère Ste-Julie possédait de rares qualités pour l'administration, relevées par un dévouement à toute épreuve ; aussi le couvent de Pléchâtel ne tarda-t-il pas à posséder, à côté d'un orphelinat et de classes gratuites, un petit pensionnat d'avenir.

C'est en 1866, sous le gouvernement de la T. R. Mère Saint-Athanase, que M. l'arche-

vêque de Rennes y établit l'Œuvre des retraites; elles devinrent pour l'archidiocèse une source de bénédictions.

Le Couvent de Pléchâtel, situé dans un site des plus agréables, à proximité de l'ancienne capitale du duché de Bretagne, offre toutes les conditions désirables pour l'établissement d'une pension de famille. Il ne tarda pas à recevoir, périodiquement ou à demeure, des personnes du meilleur monde, qui y trouvent le calme, l'air pur, le repos d'une bienfaisante villégiature, au milieu d'une campagne pittoresque et charmante.

Madame Molé accueillait avec une extrême réserve les demandes de fondations qui lui arrivaient de tous côtés; les œuvres multiples des maisons de Vannes, d'Auray et de Pléchâtel nécessitaient un personnel de choix. La judicieuse Mère pensait, avec raison, que la préparation d'une bonne maîtresse d'orphelinat ou d'ateliers, d'une directrice de pensionnat, est une œuvre de temps et de patience. Conséquemment, elle résolut, avant de poursuivre le cours des fondations, de se consacrer tout entière à cette tâche importante. L'œuvre y gagnerait en solidité ce qu'elle semblait perdre en étendue. La prudente Fondatrice prévoyait

instinctivement la fragilité de ces institutions, dont le développement hâtif voile imparfaitement les défectuosités, et devient, par la force même des choses, un infaillible agent de décadence.

Ce travail de perfectionnement et de formation intérieure absorbera les dernières années de la vénérée Mère. Le seul fait extérieur de ces huit années est l'acquisition de l'abbaye de St-Gildas, dont la sainte Fondatrice signa les derniers formalités sur son lit de mort.

Certes, le lieu en valait la peine. Cette maison si justement célèbre pendant plus de dix siècles, tombait en ruines, mais ces ruines étaient splendides, une main ferme et intelligente les aurait vite restaurées ; aussi la digne Mère, plus capable que nul autre d'apprécier la valeur de cette relique d'un glorieux passé, n'hésita pas à sortir cette fois de sa réserve ordinaire. Eut-elle la consolation de parcourir les vieux cloîtres, à la saison d'été, alors que la nature transforme ces beaux lieux en un véritable Eden ?..... Elle y envoya du moins quelques-unes de ses filles, pour connaître l'état des bâtiments et des vastes dépendances de l'Abbaye. Leur compte-rendu détermina Mme Molé à conclure sans retard les derniers arrange-

ments et l'antique abbaye cistercienne devint un couvent des Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

L'origine de l'Abbaye de Rhuys remonte au quatrième siècle de notre ère. Un moine irlandais, célèbre par sa science et sa vertu, abordait avec quelques religieux sur ses rivages désolés, constamment battus par l'Océan.

Saint Gildas bâtit un monastère, recruta des disciples voués comme leur maître à une vie de prière, d'étude et de pénitence. Le jeune monastère devint en peu de temps un foyer de lumière et de vertu. Les bons moines évangélisèrent la contrée, donnèrent aux paysans l'exemple d'une vie sainte et laborieuse, leur apprirent à défricher et à cultiver la terre ; en un mot, ils devinrent les bienfaiteurs du pays.

Vers le onzième siècle, le vieux monastère devint une abbaye bénédictine. Ce fut l'aurore d'une ère de prospérité ; les anciens bâtiment firent place à de vastes constructions, dont le style sévère cadre à merveille avec l'aspect austère de la contrée. Des abbés de grand mérite rendirent Saint-Gildas célèbre entre toutes les abbayes de Citeaux, par le nombre de ses moines et le prestige de ses immenses richesses. Cette excessive prospérité matérielle amena

insensiblement et fatalement la décadence avec le relâchement : "C'est la piété, a dit un historien, qui a enfanté les richesses des Ordres religieux ; mais ces filles dénaturées ont étouffé leur mère." C'est ce qui arriva pour la célèbre Abbaye, malgré l'introduction de la réforme cistercienne.

Quand éclata la Révolution, les moines de Saint-Gildas se dispersèrent d'eux-mêmes, et l'Abbaye avec les terres qui en dépendaient, fut vendue comme bien national à la famille Brisson, de Lorient.

Lorsque la Révérende Mère Sainte-Julie y conduisit une colonie de ses religieuses, en 1826, moins d'un an après la mort de la vénérable Fondatrice, ces grands cloîtres déserts, ces grands bâtiments délabrés présentaient l'image vivante de la désolation.

Ces ruines grandioses n'effrayèrent pas les vaillantes Filles de Mme Molé. Après avoir pourvu à l'indispensable et remis en bon état une partie de leur nouveau domaine, elles ouvrirent un orphelinat et des classes gratuites pour les jeunes filles du pays. Parmi cette pauvre population de pêcheurs, nul secours à attendre ; les terres négligées ne rapportaient presque rien. Les saintes filles connurent la pauvreté dans

toute sa splendeur : c'était une noble revanche du faste princier des abbés commandataires!

Malgré des prodiges d'abnégation, les religieuses succombaient à la peine sans songer à se rendre, animées par l'exemple de leur héroïque Supérieure, Mère Ste-Dosithée. La vénérée Fondatrice dut sourire du haut du ciel à la mâle vertu de ses bien-aimées filles ; nul doute que sa maternelle prière n'attirât les bénédictions célestes sur cette héroïque portion de sa famille religieuse. En effet, après une épreuve de huit années, l'établissement des bains de mer mit fin à cette période de privations et de misère. Qu'on ne songe pas cependant à retrouver, chez les enfants de la Mère Saint-Louis, le luxe et le confort des anciens hôtes de l'Abbaye ; les dignes religieuses ont trouvé, dans leur charité envers l'enfance pauvre, la plus efficace garantie contre les périls de l'opulence.

———

L'EDUCATRICE

IX

Comment Molé organisa l'enseignement dans les Maisons de son Institut.—Ses principes sur l'éducation.—Ses conseils aux Maîtresses.—Dévouement de ses Religieuses.—Succès de leur apostolat.

Madame Molé, après avoir été épouse et mère modèle, se montra éducatrice parfaite. Ses rares qualités d'esprit et de cœur, son angélique piété, sa haute culture intellectuelle, la prédisposaient merveilleusement à ses nouvelles fonctions. C'est une banalité de redire ici que la femme fait et défait la société ; cependant cette vérité ne perd rien de son actualité pour avoir été répétée sur tous les tons. Depuis l'effroyable humiliation de la France pendant le régime de la Terreur et le bouleversement inouï où faillit sombrer la société française, Mme Molé envisageait toute l'importance de l'éducation de la femme, afin de procurer, par la femme, la régénération de la société.

Il s'agissait de former des épouses et des mères chrétiennes, capables de remplir digne-

ment leur triple mandat envers Dieu, envers la famille et envers la société.

Pour répondre à ce triple devoir, il importe de développer harmonieusement toutes les facultés de l'enfant et de la jeune fille, sans en négliger aucune, au risque d'en faire un être incomplet, une ouvrière débile, inapte aux luttes de la vie, un outil impuissant entre les mains du Maître divin. C'est avec cette conviction que la Mère Saint-Louis organisa le plan général des études pour les établissements de sa Congrégation. La religion sera la base de l'enseignement; elle sera le guide lumineux de la maîtresse, le rayon céleste qui projettera dans l'intelligence de l'élève les perspectives de son immortelle destinée, dans l'étude des sciences les plus abstraites, aussi bien que dans celle des matières les plus simples et les plus communes.

En conséquence, l'enseignement de la religion occupa une place prépondérante dans le cycle des études. Un plan complet et raisonné, interprété par des règlements sages et méthodiques, attribua à l'enseignement des sciences, des arts et de l'économie domestique, le rang convenable et le temps suffisant. La pieuse éducatrice n'eut garde de négliger la culture physique. A cette époque, on ne con-

naissait pas les méthodes actuelles; à défaut d'une gymnastique savante, des récréations variées, au grand air, des promenades à la campagne, au bord du golfe ; voire même certains travaux de jardinage, coupaient régulièrement les longues heures d'étude.

Pour avoir une idée de l'importance attachée par la sainte Mère à cette branche capitale de son Œuvre, il faudrait parcourir les notes abondantes qu'elle a laissées sur ce sujet. Citons-en quelques-unes ; elles décèlent en leur auteur, en même temps qu'une profonde connaissance du cœur humain, une souplesse pleine de douceur, qui ne laisse pas que d'étonner dans cette âme singulièrement austère et virile.

"Ne soyez pas surprises des fautes même les "plus capables de vous surprendre. Qui con-"naît bien le cœur de l'homme, rien ne l'étonne "ou ne l'étonne que peu. Il est des occasions "où vous aurez besoin d'user de ménagements "pour certains esprits altiers, indociles. Usez-"en de manière à ne point donner à penser "que vous les craignez. Quand, après cela, "vous trouvez vos soins inutiles, alors, patientez, "priez beaucoup, faites prier, ne désespérez de "rien, attendez tout de Dieu.

"Quand vous devez reprendre et corriger, "veillez à ce que la répréhension et la correc- "tion ne se ressentent ni de l'humeur, ni de "l'antipathie. Si donc, par votre caractère "ou par les circonstances, vous ne trouviez "pas que votre cœur soit dans une assiette "assez paisible, remettez la correction à un "temps où vous serez plus calme, à moins, "toutefois, que la chose ne souffre pas de délai.

"Ne reprenez les enfants qu'avec justice et "douceur. Si vous vous trouvez obligée d'im- "poser quelque pénitence, qu'ils voient qu'il "vous en coûte d'user de sévérité à leur égard, "que vous ne le faites que pour leur plus grand "bien, et après plusieurs avertissements.

"La première chose qui doive occuper une "personne chargée de l'éducation des enfants, "c'est le soin de veiller sur elle-même. Votre "exemple fera plus que tous vos discours. L'en- "fant doit trouver dans votre personne et votre "conduite le modèle des vertus auxquelles vous "désirez le former.

"Prenez garde que la nonchalance et l'amour "de votre repos, que l'affection tendre que vous "portez à quelques-unes ; en un mot que le "respect humain, la timidité naturelle, ou quel- "que motif également défectueux, ne vous fasse

"garder le silence, quand il s'agit de parler, de "reprendre, de corriger.

"Que la correction ne soit jamais qu'un "remède appliqué aux défauts que vous voulez "corriger, et qu'elle ne puisse point avoir l'air "d'une vengeance de la faute commise. C'est "ainsi que vous vous rendrez vraiment utile. "Mais [illegible] moins possible : c'est en la "rendant très [illegible] qu'elle fera des impres-"sions salutaires.

"Etudiez le caractère de vos enfants, et "efforcez-vous de gagner leur confiance, afin "de travailler plus efficacement à édifier en "elles les vertus qui leur sont nécessaires, à les "corriger de leurs défauts.

"Vous devez surtout chercher à imprimer "dans le cœur de vos élèves l'amour de Dieu "et de sa sainte religion, une grande douceur, "beaucoup de modestie dans leurs pensées, "leurs paroles, leurs actions, dans tout leur "extérieur : c'est la vertu par excellence de "notre sexe. Rendez-les charitables, compa-"tissantes pour leurs compagnes, apprenez-leur "à supportez mutuellement leurs défauts. Obli-"gez-les surtout à être sincères : rien de plus "commun dans les enfants que la dissimula-"tion qui, ensuite, devient de la fausseté ;

"craignez pour elles l'envie, la jalousie, et n'y "donnez jamais lieu par quelques préférences.

"Rien de votre part ne doit être négligé "pour développer leur intelligence, ouvrir leur "esprit à la lumière, et former leur raison. "Cette faculté de l'intelligence n'est-elle pas "la plus belle de toutes celles que Dieu nous a "données?..... Mais, à cette instruction, vous "devez joindre celle qui leur est nécessaire pour "être utiles à la société, selon la classe où la "divine Providence les a placées. Inspirez à "vos jeunes filles l'amour du travail des mains : "cela est très important pour la suite de leur "vie, car, si l'oisiveté est la source de tous les "vices, le travail en est un des meilleurs pré-"servatifs."

Ces avis, recueillis parmi beaucoup d'autres non moins remarquables par leur justesse et leur élévation, suffisent pour donner un aperçu des idées de la sainte Fondatrice sur l'éducation. Son zèle fut couronné de succès ; les applaudissements qu'elle avait voulu fuir en allant s'ensevelir dans la retraite, la poursuivirent jusqu'au fond du cloître ; clergé et magistrats louaient hautement son œuvre, le peuple la proclamait sa bienfaitrice. La Mère Saint-Louis, saintement jalouse de glorifier

l'Auteur de tout bien, répondait à ce concert de louanges en reproduisant plus parfaitement dans toute sa personne l'idéal d'une humble Sœur de charité.

Le Seigneur donnait à sa fidèle servante une récompense plus douce à son cœur maternel, par le dévouement filial de ses chères religieuses. Les annales de la Congrégation conservent précieusement la mémoire des grandes religieuses qui furent les collaboratrices de la sainte Mère, et dont l'indéfectible dévouement contribua dans une large mesure au succès de son entreprise. Parmi ces fidèles ouvrières, de la première heure, il convient de nommer, outre Mère Ste Julie qui devait succéder à Mme Molé dans le gouvernement de la Congrégation, SS. Marie-Thérèse et Ste Félicité à Auray ; à St-Gildas, les Sœurs Ste Dosithée, St Arsène, St Etienne et St Jérôme. Ces ferventes religieuses, pénétrées de l'esprit de la vénérable Fondatrice, partagèrent avec leurs compagnes les travaux et les angoisses de l'âge héroïque de leur Institut ; leur mérite et leurs vertus furent pour Mme Molé la plus sûre garantie de la vitalité de son Œuvre.

X

Dernières années de Mme Nolé.—Ses vertus.

Depuis quelques années, la santé de la vénérable Mère s'altérait sensiblement. Force lui fut, malgré son courage, de restreindre le champ de son activité ; ce ne fut pas la moindre souffrance de cette affamée de dévouement ; en revanche, sa soif d'immolation trouva amplement à se satisfaire. Pressentant la fin de son pèlerinage terrestre, pressée par la voix de Celui à qui elle ne savait rien refuser, Mère Saint-Louis s'appliqua avec une nouvelle ardeur au travail de sa sanctification personnelle.

Pour se rendre digne de sa sainte vocation, aucun sacrifice ne lui avait paru trop pénible. A la voix de son guide spirituel, interprète pour sa foi des volontés d'En-Haut, elle avait quitté une famille chérie, renoncé aux douceurs d'une brillante position, pour s'adonner à une vie de pénitence et d'humiliations. A peine religieuse, elle embrassa la croix toute nue et conclut avec elle un pacte sublime. Elle écrivait à son Directeur : "J'ai demandé à Dieu d'être marqué du sceau de la croix, et je l'ai obtenu. J'appelle la croix de toute l'ardeur

de mes désirs. Je veux, pour l'amour de Jésus-Christ, souffrir avec lui et me rendre victime, dans la seule espérance que j'obtiendrai ainsi la grâce de souffrir encore davantage, car il n'y a de bonheur, pour l'âme qu'Il a percée des traits de son amour, qu'à Le suivre au Calvaire, pour partager ses tourments et mourir avec Lui..... Oui, je regarderais comme un malheur la moindre diminution dans mes souffrances ; je les aime jusqu'à en être avare..... Je ne veux plus me considérer que comme une victime qui se met aujourd'hui volontairement sur la croix, pour y demeurer attachée jusqu'à la mort. Je choisis la croix pour mon partage ; comme chrétienne, j'en suis l'enfant ; comme religieuse, j'en suis l'épouse, et, dans ce moment, par amour, je fais vœu d'en être la victime."

Ce n'étaient là ni vaines paroles, ni effet d'une ferveur passagère. Jusqu'à la fin de sa vie, ses directeurs durent modérer la passion du sacrifice qui eût consumé, en peu de temps, au grand détriment de son Œuvre, sa santé profondément ébranlée depuis son tragique veuvage et son séjour à la Conciergerie. Néanmoins, ils durent céder souvent à ses pieuses instances, et Dieu sait avec quels raffinements la sainte femme excellait à torturer son corps affaibli

par l'infirmité et la pénitence. Les disciplines, le cilice, les chaînes et les bracelets de fer, que ses filles conservent avec une vénération filiale, et dont ses premières compagnes découvrirent plus d'une fois les traces douloureuses sur les membres de leur sainte Mère, sont la plus éloquente démonstration de son amour pratique de la croix.

Elle souffrait fréquemment de vives douleurs la réduisaient à une complète immobilité ; c'était la suite de la paralysie à laquelle elle avait failli succomber, en apprenant la mort de son époux, et dont elle ne s'était jamais complètement remise. Les cinq dernières années de sa vie ont été une continuelle succession de souffrances.

Elle avait en horreur les ménagements de la prudence mondaine quand il s'agissait de sa misérable santé; seule, l'obéissance avait le pouvoir de mettre un frein à ses pieuses rigueurs. Ne pouvant vivre la vie de sacrifice selon l'idéal de sa grande âme, elle y suppléa par une parfaite mortification intérieure et la pratique de la plus austère pauvreté. Elle trouvait moyen de se priver d'une partie de sa chétive nourriture, retranchait tout ce qui aurait pu en relever le goût, couvrant d'un pretexte de santé

son refus de manger les fruits qu'elle aimait et qui lui étaient recommandés par son médecin. Mais, si la Mère St Louis se montrait si sévère pour elle-même, elle eut pour ses chères filles la maternelle condescendance d'un cœur tout détrempé de la charité du Cœur de Jésus. Dans leurs maladies et leurs infirmités, elle n'épargnait aucune dépense pour leur procurer quelque soulagement, malgré la pauvreté de la maison.

Dès son arrivée à Vannes, avant même d'avoir fait vœu de pauvreté, elle se dépouilla de tout ce qui ne lui parut pas indispensable dans la toilette comme dans l'ameublement ; aussi sa garde-robe était-elle le triomphe de la pauvreté. Elle n'avait habituellement à son usage qu'une robe d'étoffe grossière ; elle la portait si longtemps, qu'à la fin les pièces rapportées remplaçaient entièrement l'étoffe primitive. Il en était de même pour ses autres vêtements. La sœur lingère lui en fit plus d'une fois des plaintes respectueuses. L'humble Mère souriait, s'excusait, mais ne désarmait pas. Le cordonnier de Vannes se montra moins patient ; un jour, il refusa net de réparer les misérables chaussures de la digne Mère. Celle-ci ne se tint pas pour battue; à partir

de ce moment, elle donna sa pauvre clientèle à un ouvrier d'Auray ; le brave homme, à défaut de fortune, y trouva grand mérite.

Dans les premiers temps de l'Institut, lors de l'entrée des premières orphelines, Mgr de Pancemont fit appel à la charité de Mme Molé et de ses compagnes, pour fournir ces pauvres enfants du linge nécessaire. Chacune apporta avec empressement devant le prélat une part de son trousseau ; seule, Mme Molé n'offrit rien : "Eh bien! madame, dit l'Evêque étonné, presque scandalisé, serez-vous seule à ne rien donner ?—et en même temps, il soulevait, du bout de sa canne, le bas de la robe de la sainte femme.—Monseigneur, répondit-elle humblement, je n'ai plus rien à donner." En effet, sous la robe, plus que modeste, l'Evêque aperçut un misérable jupon presque en lambeaux. Le linge fin, les dentelles, les somptueuses toilettes qu'elle avait portés dans le monde avaient été transformés en ornements et en linges d'autel; on en conserve encore plusieurs très remarquables à la sacristie de la Maison-mère.

Le logement était digne de la toilette : Une cellule aux murs dégradés, aux cloisons disjointes, où le vent pénétrait librement, une toiture si délabrée que l'eau y ruisselait de

toutes parts aux jours de grands averses. Il fallut que Mme de Lamoignon, sa mère, profitât de son absence pour y faire les réparations indispensables. Voilà la demeure que la Pauvreté donnait à la veuve d'un des plus riches seigneurs de la cour de Louis XVI, en échange des superbes châteaux de sa noble famille!— Après avoir connu le bonheur humain dans ce qu'il a de plus intense, et constaté au prix des pires douleurs le néant de ce qui s'appelle gloire et fortune, elle goûtait dans son pauvre réduit une telle surabondance de joies celestes, que le dénuement et les souffrances lui paraissaient plus désirables que tous les plaisirs et tous les palais du monde.

Ses instructions à ses Filles sur la sainte pauvreté respirent un amour brûlant de cette admirable vertu ; ses paroles enflammées rappellent alors l'enthousiasme lyrique du Séraphin d'Assise

Une humilité sincère, profonde était le principe surnaturel de ce parfait détachement : "Devant mon Dieu, je ne suis rien ; le rien ne mérite rien ; le rien ne prétend à rien." Si ses directeurs l'eussent écoutée, elle eut pris la dernière place dans la communauté; elle n'aurait jamais surtout accepté la charge de Supérieure, dont elle redoutait la responsabilité

devant Dieu. Elle fit en vain tous ses efforts pour qu'elle lui fût enlevée. Une fois, elle alla jusqu'à présenter au vénérable M. Le Gal, son directeur, une sœur qu'elle jugeait capable de la remplacer. Le saint prêtre, pris à l'improviste, manifesta un tel mécontentement, que la bonne Mère, confuse, se retira sans insister et n'osa plus y revenir.

Défiante à l'excès de ses propres lumières, elle recourait en tout à la direction de son Supérieur, persuadée,, à juste raison, que la sagesse divine ne brille dans toute sa splendeur que dans une âme resplendissante d'humilité. Dans cette conviction, elle recevait en toute paix et suavité les observations mortifiantes que M. Le Gal, connaissant cette âme avide de perfection, ne lui ménageait pas tant en public qu'en particulier.

Dans le même esprit d'humilité, la vénérée Mère évitait dans la conversation tout ce qui pouvait rappeler la haute situation qu'elle avait occupée dans le siècle. Lorsqu'on abordait ce sujet devant elle, elle se taisait ou détournait la conversation. Une Sœur l'interrogeait un jour sur le blason de sa famille : "Ma fille, répondit l'humble Mère, je n'ai d'autres armes que la croix de Jésus-Christ." C'est avec cette magna-

nimité qu'après avoir dit adieu aux grandeurs terrestres, pour embrasser la vie humble et pénitente d'une Sœur de Charité, Mme Molé entendait ensevelir dans le même oubli jusqu'au souvenir de toutes les vanités humaines.

L'obéissance est sœur de l'humilité ; elle en est aussi le fruit spontané. Pendant qu'elle vivait dans le monde, Mme Molé estimait déjà singulièrement cette vertu si chère au Fils de Dieu; dans le cloître, elle en fit, en même temps que le vœu, la règle souveraine de toutes ses actions. C'est à genoux qu'elle présentait à son Supérieur, dans ses visites à la communauté, la liste des conseils et des permissions qu'elle sollicitait du représentant de Jésus-Christ, tant pour l'administration de l'Institut que pour sa propre direction.

La vénérable Mère était si pénétrée de l'importance de l'obéissance, elle en trouvait la pratique si raisonnable, et en même temps si nécessaire pour la persévérance religieuse et l'existence même de toute Congrégation, qu'elle ne pouvait comprendre la moindre hésitation de ses filles sur ce point capital. Elle exigeait de ses religieuses une obéissance parfaite ; une obéissance éclairée aussi ; son esprit si droit et si élevé ne comprenait pas et ne pouvait

tolérer en cela les raffinements de l'amour-propre, non plus que les subtilités de la niaiserie.

Par tempérammment, aussi bien que par sa conception de la vie religieuse, la sainte Mère était portée à la sévérité, ainsi que la grande et sainte fondatrice de la Visitation, avec laquelle sa vie offre par ailleurs tant de points de ressemblance. Grâce à son admirable docilité à la direction de son guide spirituel, grâce à son esprit de mortification, grâce surtout à son union intime avec le Cœur doux et humble de son céleste Epoux, la Mère St-Louis, gardienne vigilante de la discipline religieuse, montra dans le gouvernement de sa communauté une condescendance pleine de charité. Elle ne se pardonnait pas le plus léger oubli sur ce point, poursuivant avec une rigueur inexorable jusqu'aux impressions naturelles, entièrement involontaires, qui auraient pu contrister le Cœur du Dieu jaloux.

Quand il s'agissait de la formation de ses futures maîtresses, la patiente charité de la vénérée Mère était vraiment inépuisable ; elle ne savait pas compter avec la fatigue ni avec la maladie ; elle se prodiguait sans mesure au service de ses filles, leur communiquant ses connaissances, les fruits de son expérience, par

dessus tout, les lumières abondantes qu'elle puisait au pied du Tabernacle ; mais, mieux que toutes les instructions, le spectacle de sa complète abnégation, de sa patience et de sa douceur inaltérables était, pour ses humbles coopératrices, la plus éloquente de toutes les leçons.

Son cœur, naturellement incliné vers les pauvres et les souffrants, renfermait des trésors de tendresse pour ses petites orphelines. Elle, si prudente et si sage d'ordinaire, témoignait une confiance presque téméraire en la Providence, quand il s'agissait de ces chères enfants. En 1812, la disette, générale en France cette année-là, se fit cruellement sentir à la Maison de Vannes ; la Sœur économe était aux abois devant les greniers épuisés et la caisse vide.

On engagea vivement la bonne Mère à congédier un certain nombre d'enfants ; elle ne put s'y résoudre, et les annales du Couvent ne disent pas qu'aucune sœur ou orpheline soient mortes de faim, ni que leur santé en ait même souffert.

Dieu récompensa la charité de sa fidèle servante, par des faveurs tout exceptionnelles, dont ses notes intimes rédigées par les ordres de l'obéissance, ont révélé le secret. Dans ses

entretiens spirituels avec ses filles, la vénérée Mère insistait fréquemment sur la nécessité et l'excellence de la douceur et de la charité envers le prochain. C'était à ses yeux le ciment de son Oeuvre et un principe infaillible de sa vitalité. C'est particulièrement dans ses avis sur l'éducation que Mme Molé appuyait sur la pratique de ces vertus : aussi bien, n'est-ce pas à l'inépuisable trésor de bonté déposé par Dieu dans son cœur, que la mère doit sa mystérieuse et toute puissante autorité sur le cœur de l'enfant ?

Comment une faible femme, élevée au milieu des délicatesses de l'opulence, affligée d'infirmités précoces, a-t-elle pu entreprendre et soutenir de si grands travaux? "Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ," disait S. Paul. Cette parole du grand Apôtre nous livre le secret de la force surnaturelle de la Mère St Louis. Jésus-Christ dans son Eucharistie était le soleil de sa vie religieuse ; elle eut désiré se consumer devant le Tabernacle, dans l'adoration du plus auguste des Mystères. Elle y passait tous les instants qu'elle pouvait dérober aux devoirs de sa charge, puisant de nouvelles forces à la source de vie, y goûtant un délicieux repos au milieu de ses fatigues continuelles: "La pensée de Jésus ne me quitte plus, disait-elle. Elle enflamme mon

cœur d'un feu toujours plus vif, et il me semble que j'en suis toute consumée." La faveur de la communion quotidienne, dont elle jouit pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, produisit dans l'âme de Mme Molé une plénitude de vie spirituelle, qui s'épanouit à l'extérieur dans une admirable floraison des plus sublimes vertus.

Que disait-elle à son Dieu, à ces heures bénies du cœur à cœur de la créature avec son Créateur? "Voici le langage de mon cœur quand je suis devant la présence de mon Dieu. D'abord tout ce que les saintes Ecritures fournissent de plus tendre, de plus ardent, se retrace à mon esprit ; et j'ose me servir de ces expressions, tout indigne que j'en suis. Entraînée par le mouvement de mon cœur, je parle à Jésus tantôt comme un enfant à son père, tantôt comme une criminelle à son juge, enfin comme une amie à son ami, comme une épouse à son époux....."

A l'heure terrible qui marqua la mort de son bonheur terrestre, Jésus crucifié s'était présenté à elle comme un Epoux de sang, suivant l'énergique expression de la sainte Ecriture. Son âme en reçut une impression ineffaçable; se livrant sans réserve à l'attrait céleste, elle se plongea tout entière dans la contemplation du mystère

de la croix, avec laquelle elle ne tarda pas à conclure un pacte sublime.

C'était généralement dans la sainte Communion que le Seigneur se plaisait à inonder l'âme de sa fidèle servante des plus vives lumières sur les anéantissements de l'Homme-Dieu. Ces faveurs célestes allumaient en son cœur un incendie d'amour et une soif d'immolation telle qu'elle en souffrait un martyre intérieur ; elles furent en même temps le prélude de grandes peines d'esprit, et la force mystérieuse qui permit à la généreuse femme de suivre l'Epoux jusqu'au calvaire, suivant le désir de son cœur: "Je n'ai jamais été poussée à former d'autre vœu que celui d'être attachée à la croix, jusqu'à la mort."

Sa prière fut exaucée. "Approcher de Jésus crucifié, c'est approcher la source même de la douleur, le foyer même de la charité." Dieu envoya à sa servante, avec une libéralité toute divine, les souffrances de l'esprit et du cœur, en même temps que les souffrances du corps. D'autre part, le démon, qui avait entrevu dans cette grande âme des délices autrement désirables que celles de l'Eden, était jaloux d'elle comme de la première femme. Il lui déclara une guerre sans merci. Tentations de dégoût,

d'incrédulité, de blasphème, de désespoir : elles les connut toutes ; et, sans y jamais consentir, elle en savoura toute l'amertume.

"O mon Dieu, s'écriait-elle, au milieu de la tempête qui bouleversait son âme, faites-moi endurer tout ce qu'il vous plaira : humiliations, afflictions, souffrances, j'accepte tout ; je ne demande qu'une chose : faites-moi connaître la voie qui doit me conduire à Vous, et faites que j'y marche." Dieu envoie la douleur à l'âme qu'il sanctifie, comme il envoie l'ouragan à la terre qu'il féconde ; mais Il soutient dans sa main la terre que fouette la tempête, et, dans son Cœur, l'âme que l'épreuve a visitée.

Le Seigneur, vaincu par la fidélité de son humble servante, se complaisait à verser ensuite dans son âme un "fleuve de paix" qui lui donnait un avant-goût des joies éternelles. Le cœur de l'homme, borné dans sa capacité, "infini dans ses vœux," est impuissant à contenir les effluves de l'amour divin ; les larmes demeurent alors sa suprême ressource : ainsi, la fleur qu'emplit la rosée matinale incline son urne embaumée et livre, goutte à goutte, son onde bienfaisante. La Mère St Louis l'avait reçu, ce don précieux, surtout quand elle venait de

communier. Alors, ses larmes coulaient doucement, intarissables, plutôt de son cœur que de ses yeux, ainsi qu'elle le disait elle-même.

D'autres fois, c'était un recueillement profond, une telle absorption de tout son être en Dieu, qu'elle semblait devenue étrangère au monde extérieur. Dans ces communications intimes, la vénérée Mère recevait des lumières très vives, naturellement inexplicables, ainsi que ses filles en firent maintes fois l'heureuse expérience. Un exemple entre beaucoup d'autres : L'une de ses plus ferventes religieuses souffrait depuis quelques jours d'une tentation fort pénible. Tourmentée par le souvenir d'une dette assez lourde contractée par son père insolvable, la pauvre Sœur n'osait en parler à sa Supérieure et songeait à quitter la communauté, afin d'arriver par son travail à éteindre cette malheureuse dette. Un jour donc, la vénérable Mère appelle sa chère fille et lui dit avec toute la tendresse de son cœur : "Vous avez de la peine; qu'est-ce donc qui vous rend triste ainsi ? dites-le moi, mon enfant.—Moi, triste ma Mère! protesta la bonne Sœur ; mais je suis si bien près de vous!—Ne craignez pas, ma fille, de tout dire à votre mère; ce matin, pendant votre travail, vous étiez soucieuse, vous aviez de la

peine : je l'ai vu." Or, la sainte Mère n'était pas entrée ce matin-là dans la chambre où travaillait la Sœur. Alors, la pauvre affligée fondit en larmes et raconta tout à sa bonne Mère, ajoutant: "Cette dette peut lui attirer de mauvaises affaires, et je n'osais vous en parler.— Ma fille, dit la Mère Fondatrice, je me charge de cela ; ne pensez plus qu'à aimer de tout votre cœur le Dieu qui vous a choisie pour son service ; et surtout, une autre fois, ne craignez pas de me dire vos chagrins : je suis votre mère, pourquoi garder quelque chose sur votre cœur ?"

Cette exquise bonté, jointe à un tact parfait dans la direction, lui gagnait tous les cœurs de ses filles ; présentes, elles recouraient constamment à ses avis; absentes, leurs lettres venaient lui réclamer lumière et consolation. Et la sainte Fondatrice se donnait à toutes avec une telle abnégation que chacune de ses filles se croyait la plus chère à son cœur.

XI

Dernière maladie de Mme Molé.—Sa mort. —Ses funérailles.

Depuis quelques années, les infirmités et la maladie de cœur de Mme Molé avaient pris un

développement inquiétant. Il lui fallut insensiblement renoncer à une partie de ses travaux, garder plus souvent la chambre, et, privation plus sensible que toutes les autres, ne plus recevoir la sainte Communion qu'à certains jours, qui allaient s'éloignant toujours plus. Baisant la main divine qui la frappait et entrovyant l'arrivée prochaine de l'Epoux, la vénérée Mère édifiait ses filles par sa constante douceur et sa parfaite soumission au bon plaisir divin. Quand les crises devenaient plus violentes, elle serrait fortement le petit crucifix d'ivoire, confident de ses angoisses dans les cachots révolutionnaires ; elle le baisait avec amour et, par cette communion de la douleur, se préparait à l'éternelle Communion avec le Bien-Aimé.

Monsieur Molé et Mme Christian de Lamoignon, apprenant l'état alarmant de leur sainte mère, se rendirent aussitôt à Vannes, afin de lui témoigner une dernière fois leur filiale vénération et leur tendre attachement. Mme Molé leur parla encore de leur père, de ses nobles vertus, de sa sainte mort; puis, leur donna ses suprêmes avis et sa maternelle bénédiction. Ils ne devaient plus la revoir sur la terre.

La Mère St Louis voulut aussi consoler celles de ses filles que leur éloignement de Vannes

privait de la triste consolation de l'assister. Rassemblant ses dernières forces, et en s'y reprenant à plusieurs fois, elle leur traça une dernière lettre, véritable testament de ce cœur de sainte et de mère. Environ trois semaines avant sa mort, elle subit un suprême assaut de l'enfer ; pendant plusieurs heures, son âme accablée par des tentations de désespoir et d'abandon de Dieu, connut toutes les angoisses de l'agonie. Dans cette extrémité, la sainte mourante, avec une entière soumission à la volonté divine, et une désolation dont Dieu seul connaissait toute l'amertume, s'humiliait dans l'adoration et la plus ardente prière : "Mon Dieu! répétait-elle avec la douce Victime du Calvaire, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonnée ?"

Dieu entendit le cri de son humble servante; le démon vaincu s'enfuit pour ne plus revenir ; une paix surhumaine inonda l'âme de la vénérable Mère, transfigurant son visage qui respira jusqu'à la fin une sérénité céleste. Depuis ce moment, elle garda un silence presque continuel, se préparant par la prière et par l'amour à la venue de l'Epoux. Le 25 février 1825, M. Le Gal, son pieux directeur, lui administra les derniers sacrements qu'elle reçut avec une foi, une paix et une ferveur admirables. Ses

derniers jours furent une oraison ininterrompue, entrecoupée de quelques délires. "Le bon Dieu "me frappe dans le physique et dans le moral; "que sont saint Nom soit béni!" Cette parole "d'humilité et d'abandon fut presque la der-"nière qu'elle prononça.

"Le 3 mars, elle entra dans une douce agonie. "La connaissance lui fut conservée jusqu'à la "fin. Sa mère, Mme de Lamoignon, l'assista "jusqu'au bout; M. Le Gal, penché sur sa cou-"che, lui parlait encore de Dieu; ses filles, "agenouillées autour de son lit, priaient et pleu-"raient. Ce fut au milieu de ces bénédictions, "de ces prières et de ces larmes que la Mère "St-Louis rendit son âme à Dieu le 4 mars 1825, "vers deux heures du matin. Elle était âgée "de soixante et un ans et cinq mois, et avait "fait sa profession vingt-deux ans auparavant, "presque jour pour jour."

Ce fut une désolation générale, à Vannes et dans les autres maisons de l'Institut, malgré que la mort de la vénérée Mère eût été prévue depuis plusieurs mois, et que ses filles, témoins de ses héroïques vertus, eussent au fond du cœur la conviction de son bonheur éternel.

Le chapitre de la Cathédrale de Vannes et les Directeurs du grand Séminaire voulurent

assister à ses obsèques pour honorer cette sainte mémoire. M. Le Gal, son pieux directeur, qui l'avait assistée jusqu'au dernier moment, fondait en larmes ; les témoins de cette émotion extraordinaire chez l'austère Sulpicien n'osèrent pas lui adresser la parole à l'issue de la funèbre cérémonie, de crainte de troubler sa douleur.

Le corps de Mme Molé fut enterré dans la chapelle élevée au fond du jardin, où reposait depuis dix-huit ans la dépouille mortelle de Mgr de Pancemont, son premier directeur et Fondateur de la Congrégation. Mme de Lamoignon fit embaumer le cœur de sa bien-aimée fille dans un reliquaire en argent, que l'on conserve dans une pièce particulière appelée "Salle des reliques." On voit encore dans cette salle une parcelle de la Vraie Croix, une autre parcelle de la Ste Couronne d'épines, une relique de St-Louis, roi de France, beaucoup d'autres précieuses reliques; ainsi que le cœur de Mgr de Pancemont dans une urne d'argent, une mèche des cheveux de la vénérée Mère et le petit crucifix d'ivoire, témoin de tant de douleurs, sur les pieds duquel elle rendit son dernier soupir.

XII

MADAME DE LAMOIGNON

Malgré son immense douleur, la vénérable mère de Mme Molé, alors âgée de quatre-vingt-cinq ans, avait assisté sa bien-aimée fille jusqu'à sa dernière heure. Déférant aux filiales instances des Religieuses, elle leur promit de demeurer au milieu d'elles jusqu'à sa mort.

Depuis le jour de son arrivée à Vannes avec Mme Molé, elle ne s'en était jamais séparée, partageant, sans néanmoins prononcer de vœux, sa vie de pauvreté, de prière et de charité. Elle portait le costume religieux des premières Sœurs de la Charité de St Louis : le petit bonnet blanc tuyauté, la robe noire et le grand châle croisé sur la poitrine. Après la mort de sa fille, elle continua sa pieuse existence, entourée de la tendresse et de la vénération des Sœurs et des enfants qui la considéraient comme une aïeule, et l'appelaient leur bonne Mère de Lamoignon. Elle survécut six ans et demi à sa fille et s'éteignit, pleine de jours et de mérites, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, au mois d'août 1831. Elle fut inhumée à côté de la vénérable Fondatrice.

REVERENDE MERE MARIE DE JESUS
Supérieure générale actuelle des Soeurs de la Charité de St-Louis.

CONCLUSION

L'esprit de Mme Molé repose sur ses Filles. Depuis plus d'un siècle, elles poursuivent avec un dévouement inlassable l'œuvre de leur sainte Mère. Elles ont distribué gratuitement à des milliers d'orphelines les bienfaits d'une éducation complète. Dans leurs écoles et pensionnats elles ont soutenu avec bonheur une loyale concurrence avec les écoles de l'Etat. Vraies filles de leur siècle dont elles ont compris les besoins et les légitimes aspirations, elles ont su adapter avec mesure et intelligence leurs propres méthodes aux programmes universitaires, neutralisant, par leur zèle éclairé, les déplorables effets de l'école "sans Dieu."

Lorsqu'une application brutale de lois sectaires eut fermé la plupart de leurs établissements, elle n'ont pas craint d'affronter la lutte, avec les armes légales, contre les agents d'un pouvoir arbitraire. Actuellement, la Congrégation des Sœurs de la Charité de St-Louis, dont un décret récent du Conseil d'Etat a confirmé l'existence officielle, possède en France dix établissements réguliers, et dix autres maisons sécularisées, avec un personnel enseignant.

Il entre dans le plan divin de faire servir l'injustice des hommes aux desseins de la miséricordieuse Providence. L'histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, est la démonstration éclatante de cette vérité. Le sang des martyrs sera toujours une semence de chrétiens ; sous un autre aspect, la persécution qui dispersa récemment les Ordres religieux de France, a produit un résultat identique. La plupart de ces Congrégations ont fondé des colonies dans d'autres pays de l'Europe et à l'étranger, qui bénéficient de leurs travaux et de leur zèle.

En 1897, les Sœurs de St-Louis établirent une première maison à Minehead, en Angleterre; deux autres y ont été créées depuis, à Frome et à Glastonbury.

En 1903, Son Eminence le Cardinal Bégin, archevêque de Québec, accueillait paternellement les filles de Madame Molé sur la terre canadienne. Grâce à sa haute bienveillance, elles ont vu leurs humbles débuts couronnés de succès. La province d'Amérique compte actuellement vingt-sept établissements, dont vingt dans l'archidiocèse de Québec, trois dans l'Ouest Canadien et quatre aux Etats-Unis. Elle possède un juvénat français à Pont-Rouge, près de

Québec, et un juvénat anglais à Plattsburg, (E.U), sur les bords du lac Champlain.

Le noviciat est établi à la maison-provinciale de Bienville. En septembre 1915, les établissements de la province de Québec ont obtenu l'affiliation à l'Université Laval.

De la maison provinciale de Bienville, située sur les hauteurs de Lévis, l'œil embrasse un panorama peut-être unique en son genre.

A gauche, la populeuse cité de Québec profile sur le ciel bleu, les silhouettes grises de sa citadelle et de ses nombreux édifices ; en face, c'est la riante côte de Beaupré, qui, en pente douce, descend au majestueux Saint-Laurent, pour y baigner "les franges humides de sa verte parure". Puis au loin, par delà le gris horizon, le cœur devine où l'œil ne peut les voir, les tours jumelles de la basilique de Ste Anne de Beaupré, douce réminiscence aux cœurs français et bretons, de l'immortelle patronne d'Arvor, Madame Sainte Anne d'Auray.

Académie Notre Dame des Victoires,

Plattsburgh, N.Y.

Vendredi-Saint 1916.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Naissance de Madame Molé.—Sa famille.—Son éducation.—Son mariage	5
Vie de Madame Molé dans le monde	8
Arrestation de Monsieur Molé.—Sa mort	13
Emprisonnement de Madame Molé.—Le château de Champlâtreux	20
Madame Molé établit ses enfants et se prépare à quitter le monde	25
Fondation de l'Institut des Sœurs de la Charité de Saint Louis	32
Epreuves et succès	39
La Congrégation reconnue par ordonnance royale.—Pléchâtel.—St-Gildas de Rhuys	49
Madame Molé éducatrice	56
Dernières années.—Vertus de Mme Molé	63
Dernière maladie.—Mort.—Funérailles	78
Madame de Lamoignon	83
Conclusion	85